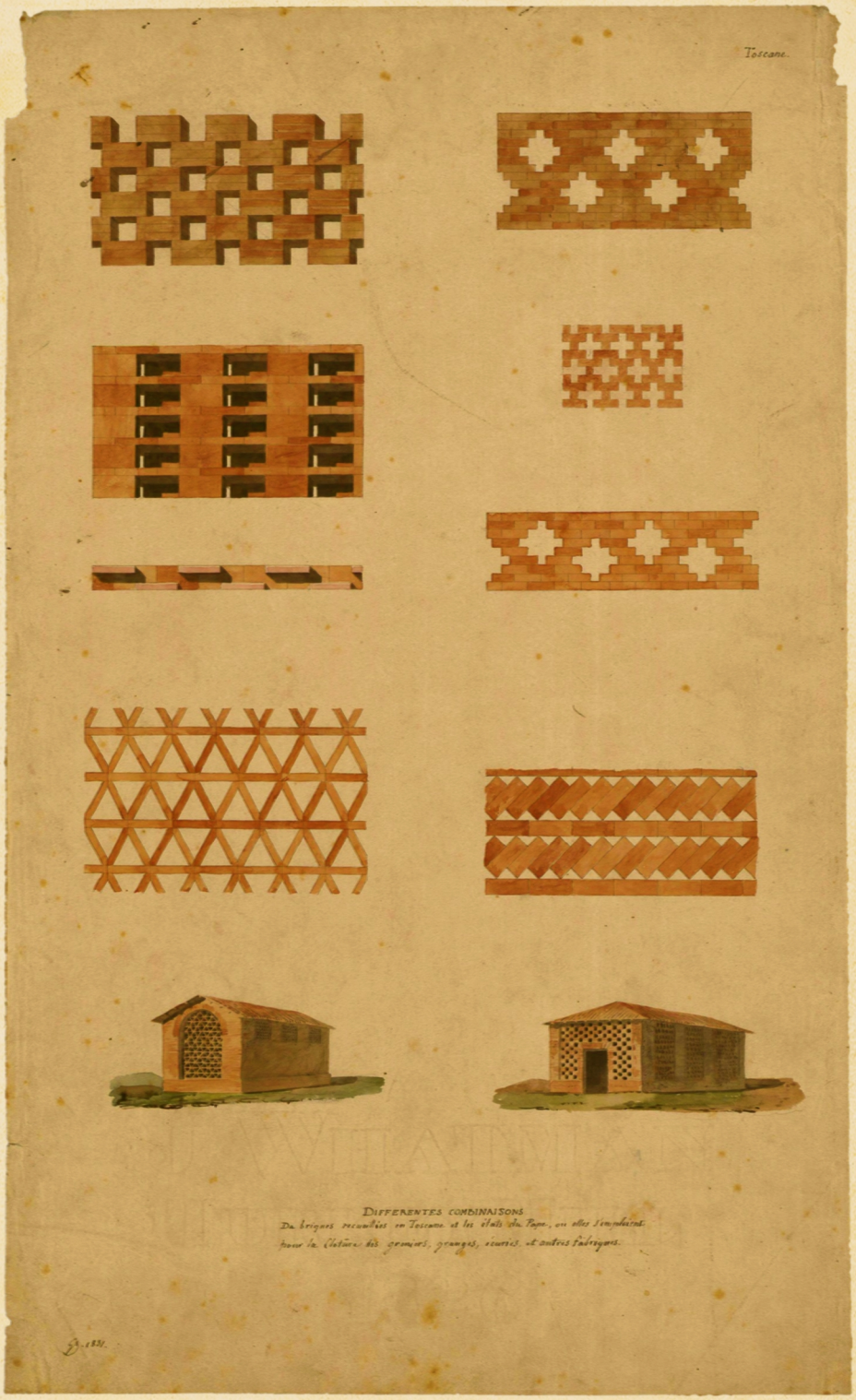
TOLOSA : UN PATRIMÒNI D'ARGELA

DANIEL PERISSÉ

Sous la direction de Patric SAUZET



MÉMOIRE DE MASTER II - 2013-2014 juillet 2014

MÉTIERS DU PATRIMOINE ET DE LA CULTURE EN PAYS D'OC

UFR de Lettres, Philosphie et Musique

Département Lettres modernes. Cinéma et occitan

UNIVERSITAT DE TOLOSA LO MIRALH

TOLOSA : UN PATRIMÒNI D'ARGELA

Toulouse : un patrimoine d'argile

La brique à Toulouse

« Projet d'un prix décerné aux architectes ou aux professionnels du bâtiment qui intégreraient le produit brique dans la construction toulousaine contemporaine. »

A mes ami[e]s, et pour son soutien merci à JF.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 4

I. La brique marqueur culturel 9

A) La brique dans l'histoire 9

B) L'architecture marqueur dans l'histoire 26

C) Un héritage à mettre en valeur 29

D) Conclusion 32

II. De la modernité de la brique 33

A) Une continuité dans l'histoire 33

B) De l'architecture contemporaine 34

C) Les atouts de la brique 40

D) Conclusion 45

III. Le Concours, un événement fédérateur 47

A) Le concours 47

1. La Fabrique Giscard 48
2. Une résidence d'artiste 49

B) Les acteurs de l'architecture toulousaine 52

C) Une prise de conscience du public 56

D) Des enjeux 57

E) Des réussites locales 52

F) La mobilisation des acteurs 56

G) Un projet citoyen 63

IV. Conclusion 67

Annexes

La fabrication de la brique 70

Bibliographie 72

Quelques exemples de briques 76

Avant-propos

Le matériau brique a été expérimenté pendant de nombreux siècles. Son histoire a commencé dans le Proche-Orient et l'Inde, il y a plus de 5000 ans. Sous l'Antiquité et durant tout le Moyen Âge et même au-delà. Au XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, la brique est le matériau le plus visible du Midi toulousain.

De nos jours, la brique est soumise à des processus de fabrication beaucoup plus stricts que par le passé, sa qualité et la régularité de son module sont mieux contrôlées. Du produit artisanal à la fabrication industrielle, elle propose de nombreux choix à l'architecture traditionnelle ou contemporaine.

Les qualités de la brique

Ses propriétés offrent de nombreuses garanties : sa qualité de peau permet une régulation hygrométrique[1] et possède une excellente qualité acoustique en comparaison d'autres matériaux de construction. Outre ses qualités de résistance aux chocs ou à l'incendie, elle n'a pas besoin d'être peinte ou enduite, ce qui en réduit l'entretien dans le temps et engendre donc une économie budgétaire et une empreinte écologique moindre. Elle est naturellement économe en énergie et par ses propriétés de masse thermique, elle stocke la chaleur et la restitue lentement par la suite.

Elle est aussi le matériau le plus durable de la construction écologique. Compte tenu de l'importance du bâtiment dans l'impact écologique, la brique peut faire partie d'une stratégie globale. En effet elle répond au critère de matériau intrinsèquement naturel et possède de nombreuses options de recyclage. Elle est un matériau par définition inerte. Lors de son élaboration elle ne provoque aucun déchet qui ne soit recyclable et l'énergie dont elle a besoin dans son processus de fabrication, bien que certes important, peut être « propre » et issu des énergies renouvelables comme le méthane produit de la valorisation des déchets domestiques ou industriels, ou de la filière agricole. Sa longévité est estimée au minimum à cent ans par l'Institut national des normes et du *National Institue of Standards and Technology* des États-Unis. Notre paysage urbain confirme cette étude en apportant même la preuve d'une longévité bien plus importante. Le marché de la récupération qui découle de cette propriété, est d'ailleurs très important, notamment aux États-Unis et devrait être étudié dans nos régions comme porteur de création d'emplois.

Dans le contexte actuel il faut cependant se demander si d'une part la perte du savoir-faire et d'autre part le changement des pratiques de construction en brique sont-ils une fatalité ? La modernité doit-elle passer par l'évacuation d'un mode de construction et d'un savoir-faire, ou à contrario faire perdurer cette couleur particulière et transmettre et renouveler cette pratique pour les générations futures ?

[1] On désigne par hygrométrie la quantité d'eau contenu dans l'air sous forme de gaz. La régulation hygrométrique d'un matériau est sa propriété à absorber l'humidité en période humide et à la restituer en période plus sèche et ainsi à tendre vers une constante régulière.

Par ailleurs, avons-nous la volonté de garder cette cohérence esthétique qui caractérise notre paysage, afin que les visiteurs puissent encore parler de « Ville rose » ? Voulons-nous responsabiliser le citoyen et les pouvoirs publics, afin que tous se sentent héritiers et responsables de ce particularisme comme patrimoine vivant, ou bien tout cela fait-il partie d'un temps révolu ?

Cette problématique nous amène à penser que notre identité est aussi faite de briques, comme tout autre particularisme linguistique, d'accent ou de manière de vivre. En se réappropriant le passé nous pensons que, tout en l'adaptant à notre monde et à notre réalité contemporaine, nous pouvons l'amener jusqu'au seuil de notre futur et nous aimerions pouvoir rejeter toute modernité proposée ou imposée qui ne tiendrait pas compte de ces problématiques en considérant qu'une culture est comme un arbre qui a besoin de racines.

Le projet

Dans le contexte actuel de la construction, nous pensons que les matériaux ne sont pas égaux devant la concurrence. Face aux grandes entreprises du BTP qui imposent le béton comme matériau normalisé et mondialisé, nous nous proposons de faire le pari de la brique et de la réappropriation d'un savoir-bâtir.

Alors que dans le PLU[2] de Toulouse la brique est invoquée quatre ou cinq fois et cela seulement au chapitre patrimonial, nous voulons, non seulement aider à la réflexion, mais aussi compenser le vide laissé par les pouvoirs publics sur la question. Ainsi nous voulons étudier la faisabilité d'un prix qui récompenserait les constructions en brique « traditionnelle » dans la construction contemporaine. Bien sûr, quand nous parlons de brique traditionnelle, nous voulons parler d'une brique d'un module plein, propre à être bâti et non pas utilisé en parement. En effet, dans les périodes récentes, la solution esthétique appliquée aux façades se réduit au seul parement de briquettes collées, et même, dans une évolution récente, en évacuant le coût du plaquage, seul un traitement de couleur rappelant vaguement la couleur de cette dernière est appliqué.

[2] En France, le plan local d'urbanisme (PLU) est le principal document d'urbanisme de planification de l'urbanisme au niveau communal ou intercommunal. Il remplace le plan d'occupation des sols (POS) depuis la loi relative à la solidarité et au renouvellement urbains (loi SRU) du 13 décembre 2000.

Nous pensons qu'il serait utile de soulever la question de l'emploi de la brique dans le bâtiment toulousain et cela à plus d'un titre. Tout d'abord pour une raison esthétique et en accord avec une cohérence patrimoniale, car le bâti traditionnel est actuellement mité par des constructions plus récentes pour lesquelles les crépis et l'emploi à outrance du béton sont sans aucun rapport esthétique ou sans cohésion avec l'environnement urbain. Puis, soulever la question de la brique aussi dans une dimension économique car c'est un matériau dont la fabrication est non délocalisable, et enfin pour des raisons écologiques face au béton et au coût écologique de sa fabrication. En effet on estime la production de gaz à effet de serre lors de la fabrication des bétons à environ 7 à 8 % des émissions totales de CO2 à l'échelle du globe.

Le principe de notre projet existe déjà (http://www.brick.org.uk/brick-awards/), mais il est inédit en France. Le « Brick awards » est un prix qui récompense tout les deux ans une construction en brique pour ses qualités architecturales. Il est porté par l'association éponyme, un lobby de professionnels de la brique. Elle s'attache à la valorisation de ses propres produits, certes dans une excellence environnementale et dans une esthétique contemporaine, mais sans attachement à un contexte local et sans aucune réflexion sur l'esthétique et l'urbain. A contrario, nous voulons porter un projet qui veut s"intégrer dans une réflexion locale de l'architecture en lien avec son propre patrimoine, en partenariat avec les institutions et les acteurs locaux. Un prix récompensant, à Toulouse et dans le Midi toulousain, une construction mettant en œuvre la brique pour ses qualités esthétiques, écologiques dans un projet significatif pour son originalité. Le prix serait aussi tourné vers une population qui souvent ne considère la construction en brique que comme une pratique de construction ancienne et patrimoniale. Il est primordial pour nous d'ouvrir non seulement une réflexion sur une esthétique contemporaine, mais aussi d'offrir aux habitants de la ville la possibilité de s'impliquer d'une manière citoyenne dans une réflexion alternative à la mondialisation et aussi de découvrir d'autres formes artistiques.

Pour cela il serait bon de rassembler les différents partenaires régionaux de la filière brique, industriels et professionnels du bâtiment. En effet nous nous demandons si, d'une part, la filière brique peut répondre à la fourniture d'un produit adapté à une construction en brique traditionnelle et si elle peut s'adapter à de nouvelles demandes de formes qui apparaîtraient dans des projets futurs. Pour l'instant, il s'agit seulement d'avoir une réflexion sur les modules proposés par les briquetiers, entre couleurs et formes quelles sont celles qui proposent les meilleures solutions aux projets. D'autre part se demander si le savoir-faire des entreprises ou des artisans peut répondre à cette demande, savoir-faire qui existe encore dans certains pays du nord de l'Europe ou en Espagne, par exemple. Bien sûr la proposition doit être faite aussi aux architectes et aux bureaux d'études de la région toulousaine.

Le sujet de cette étude portera donc sur la faisabilité d'un tel prix, en testant les réactions et les avis du monde industriel et des professionnels sur un tel projet, d'en mesurer et d'évaluer les réticences des entreprises du bâtiment et des donneurs d'ordres mais aussi les points forts qui pourraient le favoriser.

I. La brique vecteur de l'architecture Toulousaine

A.) La brique dans l'Histoire

Avant toute chose il faut considérer le passage de la matière à l'objet fini et apprécier son évolution et les techniques qui y participent. À travers le temps, nous supposons que le premier geste de l'homme face à la glaise a été de la pétrir. Comment ne pas imaginer cet homme de la préhistoire sentant cette matière glisser entre ses doigts, s'enrouler en copeaux ou en volutes. Elle ne pouvait sans doute qu'interpeller son imagination. Une fois au soleil, elle devient masque figé, pellicule protectrice. Création et protection, peut-être une nouvelle idée intégrable dans son panthéon. Le passage de la matière terre à un objet possiblement divin. C'est ainsi sans doute que nous pouvons imaginer la genèse d'une œuvre comme les bisons d'argile de la grotte du Tuc-d'Audoubert, en Ariège, un ensemble modelé, créé par l'homme du paléolithique.

De toutes les techniques le modelage annonce la sculpture et la mise en forme. La terre façonnée a dû être la première expression de l'homme car elle est la plus facile à mettre en œuvre, c'est la technique du modelage à main nue. La main outil est la relation directe entre l'intelligence et l'objet en devenir, dans une matière malléable comme l'argile. La main du sculpteur invente la matière, l'outil viendra, ensuite. Le sculpteur connaît deux procédés pour travailler la matière : celui de l'accumulation de matière, la forme se crée par ajout, et celui du retrait de matière, l'objet surgit, s'extrait de cette dernière. Ce dernier procédé est facilité, alors, par l'utilisation de l'instrument, et donc peut être considéré comme postérieur au premier. L'esprit a fait son chemin, et a inventé le couteau, la palette, ou l'ébauchoir. Finalement, dans l'évolution, le sculpteur peut combiner les deux procédés. Le modelage permet de réaliser rapidement une première forme, une ébauche qu'il peut modifier sans cesse. L'accumulation lui permet de rectifier la forme et corriger ses erreurs. Tout est possible tant que l'argile reste plastique. Pour cela, l'artiste protège son travail à l'aide d'un linge ou de pailles humides. Car l'eau aussi intervient dans le processus. Elle permet de lisser l'objet, elle empêche la terre de sécher et prolonge l'acte de création dans le temps. Elle conserve ou rend la plasticité.

Il n'est pas étonnant donc que le premier usage de la terre dans le bâtiment ait été la fabrication de mur en terre modelée. Une sorte de sculpture à taille humaine, créée par la main qui devient protection, enveloppe contre la nature et ses éléments, défense durable et solide.

Dès la préhistoire, et plus tard pendant la protohistoire, les hommes sédentarisés se sont adaptés à leur biotope. Dans la région toulousaine le contexte géologique n'offre pas de grotte ou d'abri naturel. La géologie et la morphologie de surface de la région toulousaine sont essentiellement conditionnées par l'orogenèse de la chaîne des Pyrénées durant l'ère tertiaire. Aucune formation anté-tertiaire n'affleure car ces formations sont majoritairement recouvertes par les formations molassiques du Tertiaire et les alluvions déposées au Quaternaire. Les hommes doivent bâtir leur habitat avec les moyens offerts par l'environnement : abris creusés à flanc de colline, palissades et habitats de bois et de terre. Bien que la recherche sur l'habitat dans la région toulousaine de cet époque ne soit pas au même niveau que dans les grandes plaines de la France du nord, à tel point que jusqu'à peu les archéologues pensaient que cet habitat n'avait pas existé chez nous, de nouvelles découvertes en la matière font apparaître d'intéressantes perspectives (Bertrand Duval, 2007).

Dans le bâti, la mise en œuvre de la terre se fait selon trois grandes techniques. La première, qui semble majoritaire dans nos contrées consiste à étaler de la terre mêlée de paille sur des claies de branchages. Nous sommes là dans le cas du torchis. La seconde consiste à façonner l'argile sous forme de brique crue séchée au soleil, c'est l'adobe. Enfin la dernière technique, le pisé, est un système constructif où la terre est mise en œuvre en la tassant dans des coffrages, les banches[3] (fig. 1). Si la première technique fait appel à des structures porteuses de bois, les deux dernières construisent des murs auto-porteurs sans besoin d'autres éléments.

[3] Dans le cas de cette technique, la terre est coulée par phases successives entre des éléments de coffrage verticaux pour former un mur en élévation, comme le serait le béton actuellement.

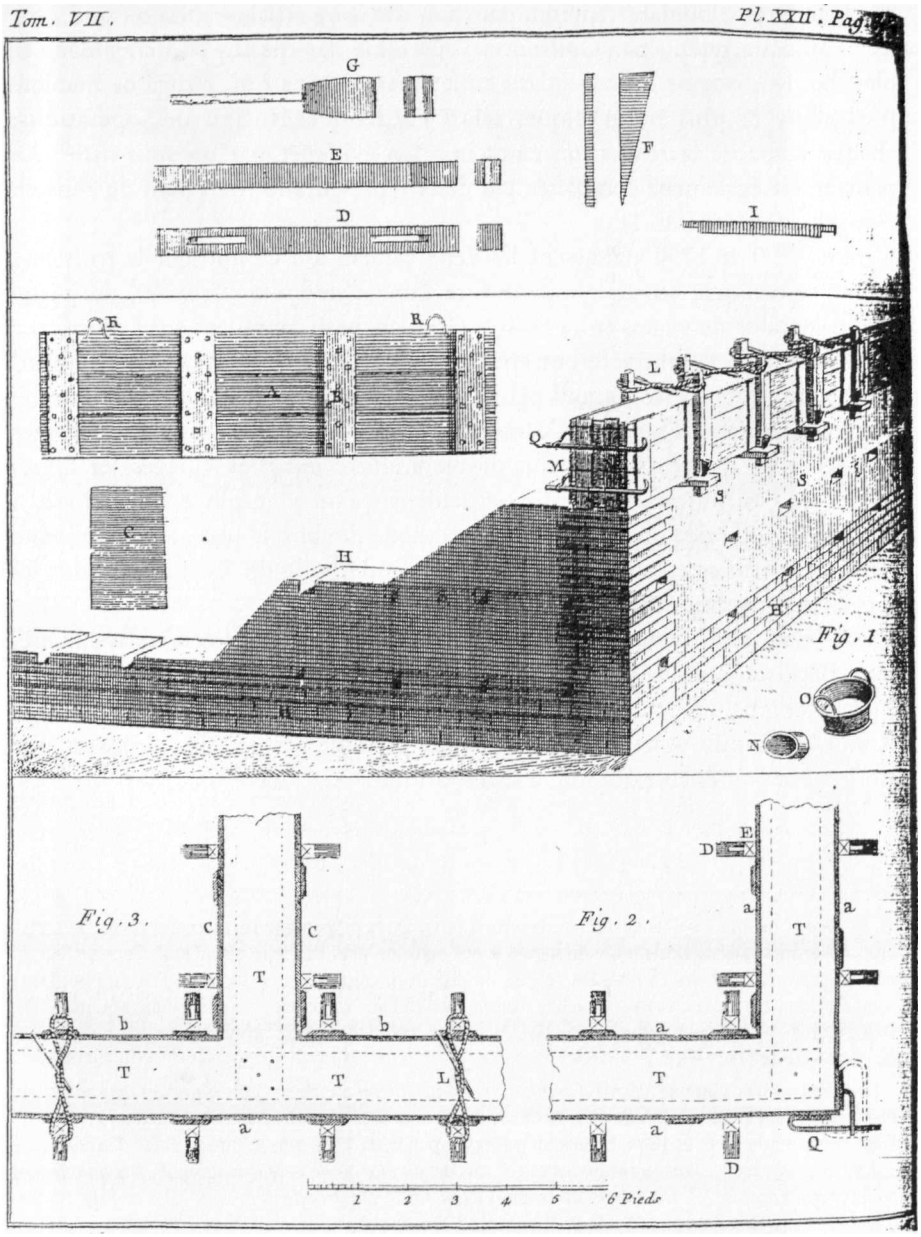


fig. 1 : « Pisai ou pisé », « Terre battue entre deux planches, au moyen de laquelle on construit les murs des maisons » (d'après l'Abbé Rozier 1793 : t. VII et p. 659).

Les sources les plus récentes apportent de nouvelles informations sur ce type de construction de torchis, notamment avec les fouilles de Vieille-Toulouse et celle du quartier Saint-Roch (Gardes 2010). Elles permettent de constater la présence dans un des sites les plus peuplés de l'espace méridional, de constructions de terre au II^{e} siècle avant Jésus-Christ. Ces deux sites sont occupés par des marchands ibères (Gorgues 2010), grecs de Marseille et italiens (Moret 2008, 318).

En parallèle, à titre d'exemple nous pouvons aussi parler des constructions d'adobe du bassin méditerranéen, de la Provence à la Catalogne, pour ne nous cantonner qu'à notre espace géographique. Mais nous ne sommes pas encore à la construction généralisée en brique dans le Midi toulousain.

L'absence de témoignages dans le sud de la France est flagrant pendant la période pré-romaine en comparaison avec l'Afrique du Nord où, notamment en Tunisie, la construction en terre banchée serait attestée au moins depuis le III^{e} s. av. J.-C. dans les villes carthaginoises (Roux Chausserie-Laprée 2011). Plus près de nous, dans la péninsule ibérique, les archéologues admettent également la connaissance de ce procédé en contexte ibère à partir du III^{e} s. av. J.-C., ou peut-être dès le VII^{e} s. dans une agglomération phénicienne de la région de Valence (Bellarte Gailledrat 2001). Aussi à la fin du I^{er} s. av. J.-C. la construction en pisé est incontestablement présente dans l'habitat ibéroromain d'Ampuries, en Catalogne (Aquilué i Abadías 1984). L'idée d'une diffusion en Méditerranée occidentale avant l'époque romaine, à partir de la zone phénico-punique, semble donc susceptible de s'imposer.

Cependant l'introduction de la brique crue moulée en Gaule méridionale à partir du VI^{e} s. avant notre ère doit être rattachée à des influences diverses et croisées, probablement en relation avec les différents courants d'importations, car en premier lieu sont touchés les habitats protohistoriques échelonnés le long de la côte méditerranéenne. Si la brique crue est surtout attestée dans l'architecture des maisons, voire dans la construction de remparts, les briques, qu'elles soient de format rectangulaire ou carré, sont aussi très fréquemment employées seules ou associées à d'autres matériaux, dans divers dispositifs de la vie quotidienne (Chausserie-Laprée et Chazelles, 2003.). On les retrouve comme pavage de sol et dans la plupart des aménagements domestiques les plus usuels, four, foyer, banquette.

Mais la présence de la construction en brique à Toulouse, ne peut pas se résumer à la seule influence italique, elle se situe à un point extrême de routes ibériques et méditerranéenne, porte de l'Aquitaine au centre de l'isthme entre Méditerranée et Atlantique, mais aussi relais de la route du nord à travers la marche du Poitou. Ainsi la Toulouse du dernier siècle, quand elle s'associe à Rome comme capitale du peuple des

Tectosages, reçoit déjà par ses relations économiques à travers les Pyrénées, toutes les influences méditerranéennes venues de la région de Girone ou de l'intérieur de l'Ibérie de Saragosse.

Pour conclure ce que nous pourrions appeler la « la préhistoire de la brique » nous pensons que l'archéologie ne s'est pas penchée d'une manière satisfaisante sur les prémices de la construction du point de vue toulousain car les sources sur l'habitat de terre semblent très lacunaires sur la question. L'objet brique en lui-même n'est peut-être pas d'une exceptionnelle qualité artistique ou historique comme pourrait l'être ne serait-ce qu'un simple tesson de céramique. Et peut-être n'est-il pour finir, qu'une anecdote dans le bâti en France. De plus la brique a été largement réemployée dans des constructions d'époques plus récentes ce qui rend aussi l'étude difficile sur le terrain. Quant à la brique crue elle s'est délayée, sous nos climats, dans le temps de l'Histoire, ne laissant souvent en place que des soubassements faits de matériaux plus durables.

C'est à partir des années 50 avant notre ère que l'agglomération de Vielle-Toulouse se dote progressivement d'une « parure de briques » (Vidal 2002, 102-118). L'influence italique ne se manifeste que très progressivement, au I^er^ s., à travers l'apparition de constructions maçonnées et l'introduction de pratiques alimentaires réputées méditerranéennes. Parmi les implantations tectosages du toulousain, le statut du site discuté depuis plusieurs siècles de Saint-Roch, apparaît désormais clair, il s'agit bien de l'agglomération principale des Tolosates (Moret, 2008).

Pour ce qui est des modules de briques, les sources les plus anciennes en mentionnent trois. Tous sont cependant plats et carrés, généralement retaillés au cours de la pose. La fabrication elle-même s'affine, l'argile d'abord utilisée crue pour de piètres résultats, a été mêlée de sable afin d'éviter les contractions excessives à la cuisson. De nombreux exemples de fours ont été exhumés, le foyer étant principalement nourri au bois. La brique est utilisée massivement dès le VII^e^ millénaire en Orient, en Grèce et plus près de nous en Italie du nord ou dans la colonie massaliote de Elea Velia[4] en Campanie. Les fouilles de ce site ont montré qu'il est utilisé généralement un module carré de 38 cm, et plus rarement un module lydien comme celui décrit par Vitruve (De architectura, livre II),

[4] Elea en grec (*Ελαία*) et Velia en latin, aujourd'hui sur la commune d'Ascea dans la province de Salerne.

et qu'il dit venir des Grecs, dont la longueur vaut une fois et demie la largeur, format qu'il considérait comme étant le plus proche du nombre d'or. Les dimensions varient pour le module le plus utilisé de 36 à 39 cm de largeur, pour le côté long de 57 à 60 cm et exceptionnellement 65 cm pour une hauteur comprise entre 8 et 10 cm (Cicala Vechio 2014, 283-308) Pour comparaison la brique gallo-romaine de Toulouse utilise un module de 44 cm de longueur pour 29 cm de largeur et un demi module entre 19 et 20 cm de largeur pour 32 à 33 cm de longueur[5]. La brique foraine contemporaine quant à elle, a des dimensions de 42 x 28 x 5 cm, pour la longueur, largeur et épaisseur[6].

Il est évident et attesté que la brique a connu un large développement en Europe durant l'Antiquité romaine. Bien que, comme les Grecs, les Romains aient utilisé aussi la brique crue comme moyen de construction, la présence de la brique cuite est attestée en Sicile et en Italie du Sud dans la seconde moitié du premier siècle avant Jésus-Christ et à Rome sous Auguste, ainsi qu'à Toulouse, il faut l'ajouter, fondée sous son principat. L'observation archéologique fait apparaître une véritable systématisation du moulage spécifique pour la brique cuite vers la fin du premier siècle après Jésus-Christ. Elle aurait été, dès lors, largement diffusée dans le monde romain.

Ainsi au II[e] siècle, la fabrication des briques était devenue une production sophistiquée, contrôlée par l'aristocratie romaine qui, en investissant dans des briqueteries à Rome et à proximité de l'important port d'Ostie, au plus près de la demande, souhaitait en tirer de réels profits. Mais qu'en est-il de l'industrie toulousaine ? Faute d'étude ou de documents disponibles nous ne pouvons pas établir le détail de sa fabrication ou de son commerce.

En Narbonnaise romaine la production de terre cuite architecturale est évidemment très développée dans la partie occidentale de cette province, notamment dans la région de Toulouse, dépourvue de bonne pierre de construction et où la brique est mise en œuvre de manière particulièrement notable par rapport à d'autres secteurs des Gaules, comme le notait déjà Camille Jullian (Jullian 1920-26, t. 2 : 95-98).

---

5 Pour les différentes dimensions de briques utilisées sous l'antiquité on peut se référer à LOUIS GOULPEAU, « Introduction à une étude métrologique des tuiles et briques gallo-romaines » in Revue archéologique de l'ouest, tome 5, 188. pp. 97-107.

6 Briqueterie « Terres Cuites du Savès », Lieu dit Le Couzin 31470 Empeaux, Catalogue : Briques Foraines.

1. La brique à Toulouse

a.) L'Antiquité

Mais ce n'est que sous le règne d'Auguste que la nouvelle ville romaine *Palladia Tolosa* voit le jour sous les hospices de Minerve-Pallas-Athéna. La ville s'installe près du gué du Bazacle sur la Garonne, en aval du site de Saint-Roch. La présence de la brique n'y est pas perçue comme un matériau de substitution mais bien comme un matériau à part entière. Les études faites sur l'enceinte romaine (fig. 2) témoignent aussi de la technicité de sa construction qui puise ses sources dans la Grèce antique. Avec toute son originalité, l'enceinte de Toulouse semble surprenante dans la mesure où, en Gaule romaine, elle demeure l'unique exemple d'une conception architectonique fondée essentiellement sur l'emploi de la brique. Elle apparaît si aberrante en Gaule qu'elle est exclue, comme les autres monuments toulousains tous revêtus de briques, des études relatives à la construction gallo-romaine. Cette marginalisation vaut même à Toulouse une espèce de *damnatio memoriae* qui la condamne encore aujourd'hui à ne point être considérée comme « une ville augustéenne » (Filippo 1993, 181-204). Nous constatons là, dès les premiers siècles de notre ère, d'une spécialisation de la construction en brique et du développement d'un savoir faire particulier des architectes toulousains pour la construction d'un ensemble monumental de remparts d'une valeur plus ostentatoire que militaire.

Les enceintes magistrales, imprégnées des caractères hellénistiques, parachèvent un programme urbanistique et monumental cohérent (forum, temple, théâtre), elles définissent les villes qu'elles entourent, à la manière d'un péribole (d'où l'exagération de leur parcours), comme des lieux consacrés à la dévotion d'Auguste et de Rome. (Filippo 1993, 204).

fig. 2 : Rempart romain, Toulouse, place Saint-Jacques (Source Wikipedia).

b.) Le Moyen-Age

Le haut Moyen Âge à Toulouse nous est très peu connu. Cependant des sources pour deux monuments disparus nous sont parvenues pour la Daurade et le Palais des rois wisigothiques appuyé à l'enceinte romaine de Toulouse dans le quartier Saint-Pierre. Les modes de construction sont très caractéristiques de l'antiquité tardive. L'élévation du palais en particulier, associe galets de rivière, petits moellons et débris de briques et de tuiles disposés en assises plus ou moins régulières et plus ou moins horizontales. Mais là s'arrêteront les investigations, car comme nous pouvons le déplorer, cet élément essentiel du patrimoine toulousain a disparu sous les pelleteuses pour faire place à un programme immobilier, place de Bologne en 1988. Cependant on peut présumer que pendant un siècle les Wisigoths ont dû laisser d'autres traces, dans une Toulouse restée prospère sous leur règne.

fig. 3: Hôpital Sainte Marie de la Daurade (1130-1140 ?)

La transition avec le Moyen Age, tout au moins pour la présence de la brique, s'est faite naturellement car nous la voyons utilisée en grand nombre dans les bâtiments romans civils pour ne parler que de ceux-ci. Les édifices religieux sont déjà bien connus.

Ainsi la ville de Toulouse a connu dès la fin du XI^{e} s. un essor urbain considérable. Des monuments construits durant les XI^{e} et XIII^{e} s. il ne nous reste principalement aujourd'hui que des édifices religieux. L'architecture civile de cette époque est peu représentée mais pas complètement absente. Peu de bâtiment sont arrivés jusqu'à nous, seul la tour des Maurand (fig 4), rue du Taur, qui abrite l'actuelle ESAV, est encore debout.

Cependant trois autres édifices, détruits au XIX^{e} siècle nous sont connus par des documents photographiques et des vestiges. L'ensemble de ces édifices ont été construits en brique, mais en cela, ils ne sont pas représentatifs de l'ensemble des demeures médiévales toulousaines. En effet, nous savons par les textes et les importants travaux de Philippe Wolff (Wolff 1961), que la plupart des maisons de la ville était construite en bois et en torchis dont il ne reste bien sûr aucun vestige. Cette architecture de structure fragile a disparu, nécessitant un entretien constant, et ne résistant pas au moindre incendie, et l'histoire de Toulouse en a connu d'innombrables. Le plus dévastateur a été celui de 1463 qui a duré quinze jours et a ravagé toute la partie centrale de la ville. Seuls les textes et dans une moindre mesure l'archéologie, pourraient nous renseigner sur ce genre d'habitations. L'architecture en brique était donc réservée aux édifices religieux et aux habitations des populations aisées. L'architecture de brique semble donc, à cette époque, une architecture de « luxe », presque exceptionnelle dans le paysage urbain.

fig. 4 : tour Maurand, Toulouse, © Sociétés Savantes.

Si pour la maison romane de la rue des Moulins connue au XIX[e], il ne nous reste qu'une photographie (fig. 6), deux autres vestiges existent encore. Il s'agit, d'une part, de l'ancien hôpital Sainte-Marie de la Daurade, actuel Hôtel-Dieu (fig.3 & 5), bâti pour accueillir les pèlerins sur la rive gauche de la Garonne à l'entrée du pont vieux. Et d'autre part, traces fantomatiques, une série de fenêtres que nous pouvons encore deviner sur un mur au 19 de la rue Croix-Baragnon. Dans ces deux exemples nous pouvons voir d'étranges arcs outrepassés qui évoqueraient plutôt l'architecture wisigothique ou mozarabe. Il serait intéressant d'étudier la question. Jusqu'à présent les historiens et les archéologues nous parlent de maison romane (Napoleone 1998, 123-138). Se pose quand même la question de cette réalisation particulière dans la l'architecture civile d'un arc en fer à cheval, arc que l'on ne retrouve pas dans les monuments religieux romans qui sont arrivés jusqu'à nous. Il est

fig. 5: Hôpital Sainte Marie de la Daurade (1130-1140 ?)

fig. 6 : Toulouse,maison romane, rue des moulins lors de sa destruction en 1861, ©Archives municipales de Toulouse.

évident que la datation est d'autant plus compliquée que la colonne et le chapiteau placés au centre de la fenêtre géminée ont disparus. Seule l'archéologie pourrait élucider la datation de ce type de bâtiment.

Entre le gothique de brique allemand, Backsteingotik, et le gothique ibérique mudéjar, le gothique toulousain apparaît comme une réalisation particulière qui n'a pas acquis toute la reconnaissance qu'on lui devrait. Il s'inscrit déjà dans son propre particularisme de gothique dit « méridional » mais que nous pourrions appeler occitano-catalan tant il s'inscrit dans cet espace géographique. Est-ce le matériau qui fonde ce particularisme ? Ce style gothique est encore tout pétri de romanité quand nous regardons la première église de Saint-Étienne, pourtant première création gothique dans l'espace toulousain en 1215 (Durliat 1973). En retenant cette date pour les débuts de l'art gothique à Toulouse, nous pouvons aussi qualifier de gothiques les travaux réalisés à Saint-Sernin après cette date. Mais les architectes ont sans nul doute la volonté de conserver aussi le parti-pris stylistique d'origine de la basilique. En effet, les formes architecturales des parties occidentales de la nef demeurent fidèles à celles de la construction romane, à un détail près. Il concerne la forme des arcs doubleaux lancés dans les tribunes pour en soutenir les voûtes, où l'on voit apparaître des arcs faiblement brisés. Preuve aussi du changement de style, l'apparition dans les chapiteaux des arcs doubleaux de la nef, de chapiteaux que l'on ne peut plus qualifier de romans (Pradalier 2002-03, 247). Nous pouvons ainsi noter ici que, bien que gardant le registre roman, les premières caractéristiques du chapiteau gothique méridional apparaissent. Un masque animalier souligne le disque de transition entre celui-ci et le fût de la colonne. Ainsi le gothique fait ses premières expériences à Toulouse à la toute fin de la civilisation occitane. Est-elle épuisée par les troubles de la Croisade et ne trouve-t-elle plus la force de création et de renouvellement ou bien les artistes arrivés avec les nouveaux maîtres imposent-ils leur point de vue ? Nous ne saurions répondre à cette question, Michèle Pradalier dans son livre « *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII-XIVe siècles »* (Pradalier-Schlumberger 1998) a longuement traité de la question. Un point de vu intéressant aussi, est développé par Marianne Barrucand dans « *Arts et culture une vision* méridionale » (Bucarand 2001) où elle invoque le syncrétisme créé entre l'art des ordres prêcheurs et l'art gothique septentrional comme épanouissement du particularisme méridional. Alors nous pouvons avancer que les chantiers des cathédrales du midi du dernier tiers du XIII^{e}

siècle ont pour principales caractéristiques d'avoir assimilé, dans des proportions certes variables, la nouvelle architecture des ordres mendiants que leur présence urbaine rendait d'autant plus inévitable. Mais quoiqu'il en soit, l'expérience gothique commencée à Saint-Étienne ne peut plus être envisagée que sous la tutelle française. Cependant l'expression gothique de brique trouve à Toulouse et dans le Toulousain une expression toute particulière où les formes architecturales prennent le pas sur le décor et la sculpture. Bien sûr les exemples les plus évidents en sont les Jacobins de Toulouse et Sainte-Cécile d'Albi, mais de nombreux exemples moins connus sont tout aussi édifiants comme la Cathédrale Saint-Alain de Lavaur ou celle de Rieux ou de Lombez.

Ainsi comme nous le montrent ces derniers exemples, les architectes ont non seulement su adapter le style gothique à des modes méridionaux, mais aussi au matériau brique. C'est ainsi que l'on voit apparaître dans le toulousain ce que l'on appelle l'arc en mitre, composé de deux segments de droite qui se coupent à angle aigu. Il s'agit là de contraindre l'arc ogival au module angulaire de la brique. Une voûte est composée de claveaux qui une fois appareillés donnent l'arc ou la voûte. Les claveaux doivent pour ce faire être d'une forme qui tend à être triangulaire, plus étroits dans l'intrados que dans l'extrados, pour que la forme puisse se plier et former l'arc. Le génie de l'adoption de l'arc en mitre est double, d'une part économique car il permet de s'affranchir de la fabrication d'un élément spécifique, le claveau, et d'autre part il crée une forme nouvelle dans le lexique de l'architecture gothique, ici proprement méridional.

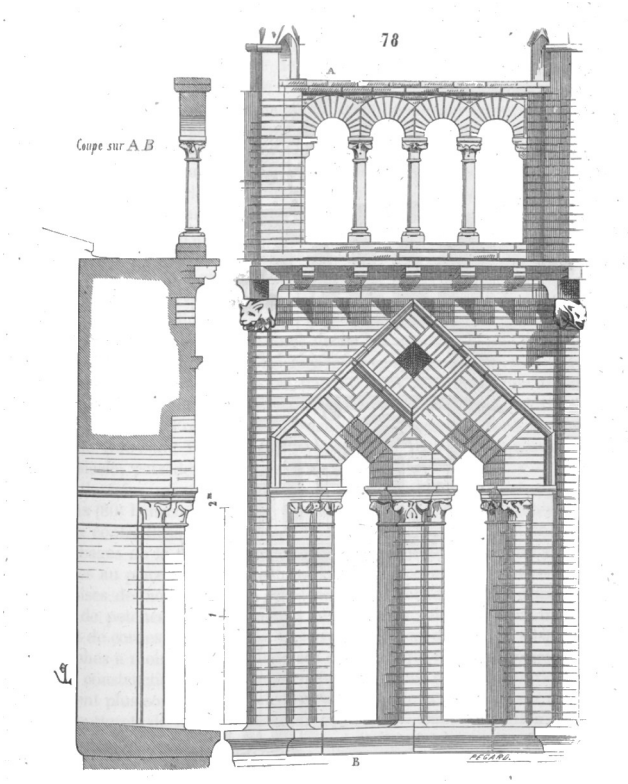


fig. 7 : Viollet le Duc, détail de la tour des Jacobins

« Le détail du dernier étage de la tour des Jacobins, (fig. 7) fera saisir cette construction singulière, parfaitement motivée par la nature des matériaux mis en œuvre. Il

est évident que l'architecte a employé un seul échantillon de brique et n'a pas voulu faire mouler des claveaux, ce qu'il eût été forcé d'ordonner s'il eût fermé les arcatures par de petites archivoltes cintrées. Cependant les colonnes engagées des piles sont cylindriques et ont été moulées exprès ; mais il est beaucoup plus aisé de donner une forme particulière à la brique, avant la cuisson, sur sa tranche que sur son plat » (Viollet le Duc 1867, t. 2 395)

c.) La Renaissance et le Baroque

Nous ne ferons qu'évoquer les périodes de la renaissance et du baroque à Toulouse, qui ont aussi su exprimer un particularisme de brique. Le premier, dans l'économique florissante du pastel et après l'incendie de 1463 a donné un nombre d'hôtels particuliers remarquables (d'Assezat, de Bagis, Saint-Jean de Jérusalem, etc.) par leur variété de style et a encore une fois su adapter un style venu d'Italie. Mais là encore les avis divergent, style adapté venant du nord et du pouvoir central ou relation directe et commerciale avec l'Italie ? Mais nous pouvons apprécier dans les constructions toulousaines tout le lexique de la brique, tous les mariages de matières entre la pierre, la brique et les enduits.

A la période baroque, venue après la peste du XVII^{e} siècle, dans un moment d'opposition farouche au calvinisme, Toulouse veut exprimer la foi catholique et cela peut-être d'une manière plus méridionale que française, entre processions de pénitents et flagellants et une spiritualité nettement franciscaine (Wolff 1983, 106). Ainsi, loin du classicisme français, l'architecture toulousaine (Saint-Jérôme, chapelle des Carmélites, Pénitents gris, Saint-Exupère, etc.) exprime, il est vrai très modestement, les exagérations dramatiques du baroque. Mais dans cette période on note aussi une renaissance culturelle occitane à travers d'auteurs occitans comme Goudouli ou d'Astros.

d.) Le XIX^{e} siècle

Un exemple d'intégration architecturale aux styles venus d'ailleurs, en France c'est la renaissance, à partir des années 1845-1850 (Leniaud 1993) des cultures

régionales, elle-même inspirée par l'archéologie nationale[7]. Elle engendre en cascade et notamment à Toulouse, une nouvelle esthétique fondé sur le patrimoine régional qui devient une nouvelle source d'inspiration. Les jeunes architectes toulousains formés à Paris après 1830 furent les propagateurs rationalistes et pragmatiques de ce nouveau courant. Les clochers de type toulousain, par exemple, ont été avec les clochers murs, une des manifestations les plus nettes du néo-médiéval régional conformément au savoir archéologique national. L'architecture gothique est, en quelque sorte, le patrimoine du Nord de la France […] il serait puéril de vouloir le transplanter dans le midi[8].Ainsi nous pourrions dire que le centre reconnaît les particularismes « régionaux »d'une part et d'autre part, la création s'émancipe des modèles nationaux.

L'architecture toulousaine se caractérise aussi par l'adaptation des modèles nationaux à des matériaux typiquement régionaux représentatifs du paysage urbain de la ville. C'est ainsi qu'apparaissent à Toulouse des architectes comme Urbain Vitry et son style néo-palladien, à l'origine du renouveau de l'enseignement de l'architecture à Toulouse. À 28 ans, en 1830, il succède à son oncle comme architecte en chef de la ville de Toulouse. Son œuvre, immense, marque la physionomie de Toulouse au XIX^{e} siècle et au-delà. Il établit aussi le plan général des alignements de la ville. Avant le percement des grandes artères haussmanniennes de la fin du siècle, l'œuvre d'Urbain Vitry se fait dans la mesure, et reste dans un esprit toulousain par l'emploi systématique de la brique dans ses constructions. On lui doit l'aspect actuel des rues Saint-Antoine du T, des Marchands, et des rues Lafayette et Rémusat, ainsi que de places qu'il orne de fontaines comme la Trinité, Salengro, Olivier et Dupuy. On lui doit aussi des monuments comme l'obélisque qui commémore la bataille du 10 avril 1814 et la fontaine monumentale au général Dupuy, place du même nom, ainsi que la façade du théâtre Daniel Sorano.

Dans Le courant néo-classique, le plus répandu dans la ville, style qui fait référence à la Renaissance et à l'Antiquité, à la nature aussi, un architecte comme J,-P. Virebent intègre les matériaux toulousains. On lui doit notamment le dessin actuel de la place du Capitole et les cariatides de la rue des Marchands. Mais il est peut-être plus

---

7 Le premier projet de l'église Saint-Aubin, refusé par le jury porte déjà en avance sur son temps toutes les caractéristiques du style néo-gothique avec aussi un décor de terre cuite moulé. (Peyrusse 1992, 622-623)

8 Circulaire du Ministre de l'instruction publique et des cultes à MM. les architectes diocésains, Hippolyte Fortoul 1er décembre 1853, (Cailliat, Lance 1851-1862, 172-173).

connu pour avoir donné naissance à l'industrie de la brique moulée dans sa briqueterie de Launaguet à côté de Toulouse. Les Établissements Giscard, installés rue de la Colonne en seront les héritiers jusqu'aux années 2000 en continuant une production d'ornements sculptés en céramique.

Même le style haussmannien arrivé tardivement à Toulouse se plie aux matériaux. Bien que la pierre soit très présente comme consécration du progrès et du chemin de fer à la gare Matabiau, la plupart des immeubles adaptent leur style à la brique tandis que la pierre reste plutôt cantonnée à des éléments architecturaux particuliers. Sans réellement trouver une expression particulière, l'architecture de brique se résume à l'utilisation de la palette de couleur du matériau, du rouge au jaune.

En conclusion nous pouvons constater que dans son histoire Toulouse et son matériau de prédilection, la brique, s'intègrent et se formatent peu à peu dans un style national, et que si parfois, l'esthétique locale peut faire valoir son particularisme, celui-ci s'efface peu à peu. Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier les moments de rémissions dans ce lent processus de décomposition culturelle et leurs motivations. Ainsi, le mouvement de renaissance du XIX^{e} siècle nous paraît à ce titre très significatif, à la fois renaissance culturelle par le biais du mouvement troubadouresque et la redécouverte des textes occitans du Moyen Age. Mais aussi renaissance architecturale néo-romane qui trouve à Toulouse une expression particulière à travers des architectes avant-gardiste comme Jean-Jacques Esquié (Nayrolles 1995, 177). Sa collaboration avec le psychiatre Jean-Etienne Esquirol débouche sur la construction de l'hôpital Marchant (fig. 8), qui apporte des solutions révolutionnaires à l'enfermement, tant dans le parti-pris esthétique que fonctionnel.

fig. 8 : Jean-Jacques Esquié : Hôpital Marchand, Toulouse

Le pouvoir politique local croise des intellectuels locaux comme Emile Cartailhac, Jean-Baptiste Noulet ou Eugène Trutat par exemple, et s'inscrit dans un « reviscol » où le controversé Chevalier Du Mège, et la Société archéologique du Midi de la France ne sont pas en reste pour la défense du patrimoine médiéval et occitan toulousain. Gaston Virebent apporte, de son côté, l'inventivité technologique et la part industrielle et économique. Il réalise une fabrication industrielle d'éléments décoratifs en terre cuite qui réduisent les coûts par des 'produits préfabriqués et moulés. Ainsi dans une société toulousaine confortée dans son particularisme culturel, ces nouveaux procédés permettent aux architectes de respecter les limites budgétaires imposées par les communes commanditaires. Les projets préfabriqués qu'ils réalisent peuvent être réduits ou augmentés à la demande. La brique permet une souplesse dans son emploi et répond au marché. Elle trouve ici, une expression toute particulière et un génie qui lui permet de s'adapter à son époque et ses contraintes dans un environnement politique et culturel favorable. Ainsi ne serait-il pas intéressant à Toulouse de se pencher sur une corrélation qui pourrait exister dans le temps, entre renaissance culturelle, essor économique et pouvoir politique favorable, comparée à la présence et à la mise en œuvre de la brique par les architectes et les commanditaires ?

B.) L'architecture comme marqueur dans l'histoire

D'une manière générale, à côté de la brique, l'utilisation de la pierre dans le Midi toulousain n'est souvent liée qu'à la valorisation d'éléments de modénatures ou de marquages architecturaux, encadrements de porte, clés de voûte, supports de porte ou de fenêtre ou de contre vent. Elle ne joue qu'un rôle secondaire dans l'économie générale de l'édifice. Des crépis peuvent assurer, par contraste avec les parties maçonnées conservées visibles, un effet décoratif tout en offrant aussi une protection à la brique de moindre qualité. Dans le cas des bâtiments à ossatures de bois, il n'est pas rare non plus de trouver dans l'ensemble de la région toulousaine des remplissages en parement de briques (*corondatge, massacanat, palhabart*[9]). Mais le système constructif du bassin toulousain se caractérise principalement par le travail de la brique dite « foraine » dont les dimensions moyennes sont de 22 x 37 cm pour une épaisseur de 5,5 cm. La grande taille du module de base, plus important que dans les techniques constructives du nord de l'Europe, doit-il être identifié comme un héritage de l'Antiquité romaine ? Ce format spécifique offre en tout cas un intérêt particulier qui la distingue de la brique de dimensions plus réduites utilisée dans les autres régions d'Europe : à la fois longue, large et plate, elle comporte une grande surface portante qui assure une bonne connexion du mur et dispense alors de recourir à la pierre pour les chaînages[10], elle est elle-même éléments de maçonnerie structurant l'édifice. Ce format permet aussi de limiter les phénomènes de fissures et permet alors de réaliser des monuments de grandes dimensions qui peuvent résister à la charge de leur propre poids. En cela les Jacobins à Toulouse ou Saint-Cécile d'Albi sont particulièrement représentatifs de la mise en œuvre exceptionnelle de la brique dans le Midi toulousain.

Dans le Midi toulousain, la matière première, l'argile, est abondante, et en alternance avec d'autres matériaux, elle permet de décliner dans son usage constructif et décoratif toute une palette de solutions architectoniques et esthétiques. Un lexique utilisé dans la composition alternée de pierres et de briques de l'époque romaine à la Renaissance, de maisons à pans de bois avec remplissage de brique appareillées en

9 Mots occitans pour : colombage, cloison de terre, torchis.

10 Un chaînage est une partie rigidifiant horizontalement ou verticalement un mur en appareil de brique, de pierre taillée ou de blocs en béton.

formes décoratives, d'immeubles associant maçonnerie crépies ou non avec modénature destinées à conserver la terre cuite apparente. Le XVIII[e] et le XIX[e] siècle verront l'apparition de modules préfabriqués pouvant remplacer les éléments sculptés jusqu'alors.

Tout comme le corps et l'habit sont marqueurs culturels, l'architecture est et doit être un des marqueurs culturels de la ville. Idéalement l'architecture se montre dans la société par une série d'actes initiateurs composés d'éléments architectoniques, des couleurs ou des postures, elle s'exprime donc par le biais de techniques dans une volonté d'expression. Elle donne des informations sur les motivations d'une architecture agissante dans la ville. Dans une perspective visionnaire elle est comme un élément à double fonction, à la fois porteuse de traditions et reproductrice de ces mêmes traditions. Ce qui revient également à lui conférer une fonction d'appartenance et de distinction. Dans cette perspective elle peut se poser comme constructrice de son propre futur, son présent pouvant alors déjà entrer dignement dans un patrimoine assumé et reconnu pour tel, et alors visionnaire pour son futur.

En effet il s'agit bien pour nous de marquer un particularisme en s'appuyant sur une tradition architecturale. Nous voulons aussi faire savoir que nous sommes différents et que nous appartenons à un certain monde. La reconnaissance de notre passé nous porte à une réflexion plus globale sur notre futur. La spécificité toulousaine, avec l'accent, le mode de vie ou l'occitan, est exprimée aussi par la présence de la brique.

Mais la ville n'a-t-elle pas peu à peu, au cours des temps, tourné le dos à son propre passé ? Entre contrainte financière et pression immobilière ou perte d'identité, le paysage urbain s'est standardisé et appauvri, il s'est acheminé peu à peu vers une architecture univoque et mondialisée, où les particularismes s'effacent au mieux, et disparaissent complètement dans le pire des cas. Ainsi pouvons-nous trouver le même langage architectural que l'on soit à Clermont-Ferrand, à Blois ou à Paris ou dans d'autres parties du monde.

Pour exemple, dans le deuxième tiers du XVIII[e] siècle, les villes de brique du Midi de la France dont les parements étaient traités en briques apparentes ou en enduits et badigeons brun-rouge, virent au blanc. C'est en partie pour imiter la pierre que le blanchiment est imposé à Toulouse en 1783. Même si les avantages techniques et

économiques de la céruse jouent un rôle important, le règlement évoque la sécurité et l'assainissement, le blanc est déclaré plus propre et fait des perspectives plus belles (Nègre 2006, 57).

Peut-être en est-il ainsi de l'esprit qui règne lors de la construction de la gare Matabiau, construction de pierre, image de modernité. Le chemin de fer et le progrès viennent trancher dans un univers de brique. De la même manière, que penser du premier immeuble bâti pour dominer les allées Jean Jaurès au N°76, revêtu de pierre blanche. La tension est forte entre la brique indigène et une idée de progrès venue d'en haut, la pierre d'abord et maintenant, une fois la voie de l'aliénation ouverte, une standardisation à outrance.

Quelle est donc dans ce contexte la capacité des responsables à faire la part des choses et à pouvoir tirer leur épingle du jeu dans l'histoire de la globalisation entre pression financière et identité propre ? Nous pensons que le fond du problème est bien là : une ville devenue par trop lisse qui tourne le dos à son identité.

Cependant loin du repli, revendiquer une identité assumée n'est pas s'enfermer dans son propre monde, c'est aussi se montrer au monde et dialoguer avec lui d'égal à égal en portant ses couleurs.

C.) Un héritage à mettre en valeur

L'héritage est dans nos sociétés, à la fois ce que nous recevons de nos parents et ce que nous transmettons à nos enfants. De même le patrimoine est un bien que l'on reçoit et que l'on transmet. Le patrimoine culturel pour nous recouvre les biens matériels et immatériels, ayant pour nous une importance artistique et historique. Sous sa forme la plus visible il est depuis la création de la ville jusqu'à nos jours, ce qui nous est parvenu des constructions existantes, inventoriées et déjà placées sous le statut de l'inventaire du patrimoine de la loi de 1913. Il s'agit ici du patrimoine *stricto sensu* et déjà protégé de la destruction (fig. 9).

fig. 9 : Le secteur sauvegardé de Toulouse (source préfecture H.-G.).

Ainsi sous ce vocable nous pouvons considérer deux axes de protections en usage dans la ville : d'une part le périmètre protégé qui concerne tout bâtiment dans un rayon de cinq cents mètres autour d'un bâtiment classé avec une co-visibilité, et d'autre part le secteur sauvegardé défini par la commune. Nous pouvons constater que suivant les cas s'appliquent des traitements administratifs et des degrés de protection différents. Pour le premier, la réglementation des Monuments Historiques prévaut et le seul décideur est l'Architecte des Monuments Historiques. Dans le second cas, le périmètre sauvegardé

selon la loi Malraux de 1962, l'architecte conseil et habilité est celui des Bâtiments de France, tout deux cependant sont nommés par l'État avec un degré différencié dans leurs décisions.

Si à Toulouse le périmètre sauvegardé est défini dans son tracé, les règles sont toujours en discussion, alors que leur inscription dans le Plan d'occupation des sols (POS) et de mise en valeur définit les principes d'implantation et de volumétrie de toute construction, les dispositions architecturales pour la mise en valeur du bâti ancien tant intérieures qu'extérieures. Le plan définit aussi les dispositions pour l'intégration des devantures et des enseignes commerciales ainsi que le parti des dessertes locales. Ainsi le plan de sauvegarde et de mise en valeur de la ville de Toulouse se voudrait une charte d'aménagement qui définirait les axes de la politique de mise en valeur du patrimoine, en définissant les orientations futures.

Son objectif est de pouvoir intégrer des formes urbaines nouvelles soucieuses de la prise en compte d'un patrimoine existant et de conserver de ce dernier les témoignages les plus manifestes et les plus authentiques. Son ambition est bien de tout mettre en place pour permettre le dialogue entre patrimoine et modernité, entre mémoire et projets dans une action permanente, qualitative, raisonnée et durable dans la cité, dans son urbanisme et son architecture, nous dit un rapport et une recommandation de la Direction des affaires culturelles (DRAC), qui conseille le Maire sur ce dossier. Mais nous pouvons noter que le seul patrimoine matériel est pris en compte. De plus ce ne sont encore que des vœux pieux, car le Plan local d'urbanisme est toujours en discussion.

Cependant si le secteur sauvegardé est bien défini, nous pouvons nous étonner des conditions d'application des règles à l'extérieur de ce périmètre. En effet il n'existe pratiquement aucune règle patrimoniale et aucune contrainte de ce type qui s'y applique. C'est ainsi que nous voyons disparaître des pans entiers de l'architecture locale, notamment des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, qui par leur situation en dehors du secteur protégé ne sont soumis à pratiquement aucune règle. Ainsi les promoteurs ont toute liberté pour imposer leurs types de constructions sans s'encombrer de contraintes esthétiques et patrimoniales. Quant aux règles qui régissent les hauteurs d'immeubles, au prétexte de la densification urbaine, elles permettent aux promoteurs de hausser les immeubles sur les

avenues toulousaines sans tenir compte de l'habitat qui se trouve de facto dans leur ombre.

Nous pourrions aussi nous interroger sur la protection du patrimoine industriel toulousain, situé en dehors de la zone sauvegardée qui a déjà presque disparu sous la pression immobilière. Nous ne prendrons comme exemple que cet immeuble au numéro 12 de la rue Gabriel Péri disparu en 1989 pour faire place à des logements sociaux. Nous ne remettons pas en cause ici le bien fondé de ce type d'habitat bien sûr, mais nous nous demandons comment des offices publics de HLM peuvent tenir si peu compte du patrimoine et du bien public, alors qu'il s'agissait là d'un maillon essentiel à la compréhension de l'architecture de brique. Ce type de construction est exactement contemporain de l'industrialisation toulousaine des années 1850 où la brique y est à la fois un produit et un instrument. C'est un moment où l'usage de la brique, s'intègre et se transforme dans la tradition constructive de la région ; elle répond à une forte demande d'un matériau résistant, peu coûteux et de production rapide et facile. La brique s'est en effet imposée aussi dans l'architecture industrielle du Midi toulousain, mais alors pour s'allier à d'autres matériaux comme le fer, la fonte ou le verre. Elle est à l'origine, là encore, d'un répertoire architectural original mais en grand danger et qui demande lui aussi une protection et une attention toute particulière. A l'opposé, des exemples de rénovation de bâtiments anciens prouvent qu'en la matière on peut être exemplaire : c'est le cas de la rénovation de l'ancienne manufacture des tabacs, actuellement faculté de droit.

Malheureusement les exemples sont nombreux à Toulouse du manque de cohérence et de concertation dans la protection et la mise en valeur du patrimoine bâti. C'est pourquoi il serait peut-être souhaitable de créer une cellule au sein de la Mairie, lui donnant des moyens d'agir pour inventorier le patrimoine non classé, surveiller ce qui se fait dans le secteur non protégé et d'inciter les architectes et les prometteurs à plus de respect de l'environnement urbain et du cadre de vie du citoyen.

D.) Conclusion

Ainsi, comme nous l'avons vu, la présence de la brique dans le Toulousain n'est pas le fait du hasard. Un environnement géologique favorable et des savoir-faire locaux ou d'importation ont permis de voir éclore des modes de construction particuliers. Par ailleurs, la place de Toulouse sur des routes entre Méditerranée, péninsule ibérique et Atlantique lui ont permis de recevoir des influences extérieures qu'elle a su intégrer par son génie dans des moments politiquement et économiquement favorables.

Dans notre paysage nous pouvons donc constater que c'est un matériau de construction incontournable. La brique a toujours régné en maître sur la ville. Mais cependant il faut constater qu'elle a été dénigrée en lui appliquant une connotation pauvre et « provinciale », à l'instar de la langue occitane, en ce qu'elle fait référence au monde paysan des siècles derniers.

Pourtant capable d'inventivité, l'architecture toulousaine a su exprimer sa particularité et nous a laissé, malgré les vicissitudes du temps, un patrimoine riche et varié. Ainsi nous pourrions dire qu'à travers le temps, l'emploi de la brique est un marqueur d'identité. En effet, tant que la culture toulousaine est forte et qu'elle peut intégrer les influences allogènes, les architectes de brique trouvent des moyens et des solutions architectoniques qui leur permettent de s'adapter à ces nouvelles données et de faire de la construction en brique un lieu de créativité. En revanche, lors des périodes de perte d'identité, la brique cède le pas et s'imposent à Toulouse des matériaux et des modes qui ne sont pas les siens.

Pour finir, pour prendre à contre pied les mentalités sur la noblesse des matériaux, nous pourrions dire que, jusqu'à présent l'architecture de brique dans le Midi toulousain, est maître et a supplanté la pierre. Et pour paraphraser le poète gascon nous pouvons peut-être dire des architectes toulousains, *eths an mes amat plan hèr que plan parlar*.[11]

[11] Guillaume de Saluste du Bartas, « Le Dialòg de las Nimfas » :trad. : ils ont mieux aimé bien faire que bien parler.

II. De la modernité de la brique

A.) Une continuité dans l'histoire

De la même manière qu'il n'est pas pour nous possible de dissocier la ville historique de la ville moderne, nous ne pouvons pas considérer la fonction de musée, « tabernacle » du patrimoine d'un côté et la ville de l'autre. Si le musée est dépositaire de notre mémoire, il doit être le maillon de notre modernité. Il doit à la fois jouer son rôle de protection et être aussi l'exemple de ce que la ville a été dans sa créativité. L'acceptation de notre histoire particulière, et – ô combien Toulouse est singulière dans l'Histoire – doit participer à la reconquête de l'identité de la ville. Ainsi dans un travail de mémoire et de réflexion sur notre patrimoine il serait souhaitable de retisser les fils du dialogue entre la ville et ses habitants et sa singularités culturelle et linguistique. Dans cet esprit nous avons tout intérêt à reconsidérer la vision que nous avons de son histoire et pouvoir ouvrir le musée sur la ville comme double trait d'union entre passé, présent et perspective pour le futur.

Nous ne pouvons pas oblitérer ce débat si nous voulons que la brique à Toulouse retrouve droit de cité. Car Toulouse est frileuse sur son patrimoine, tant sur son patrimoine écrit que sur son patrimoine bâti et muséal.

Quel regard la ville porte-t-elle sur ce sujet et quelle est son objectif ? Et bien sûr comment intégrer ses particularismes historiques et culturels qui constituent son originalité ?

Par exemple, quand nous regardons le musée, s'il n'est qu'un bâtiment dans la ville, nous pouvons nous demander quel est son discours, que veut-il nous dire de celle-ci ? Au Musée des Augustins, alors que la salle des sculptures romanes est reconnue comme la plus riche au monde, on peut se demander en quoi elle participe de notre mémoire. Alors que nous pourrions par exemple imaginer un dialogue avec la ville par des remises en situation, les collections dans la rue pour donner à voir dans l'espace public ce qu'a été Toulouse, en quoi cette création a-t-elle été originale et de quelle culture est-elle l'expression ? Ainsi le musée jouerait vraiment son rôle celui d'éveilleur et de transmetteur

de savoir. La ville pourrait ainsi échanger, dialoguer, avec la civilisation qui a porté cette particularité dans son expression culturelle et enfin redonner une dimension à l'histoire, à notre histoire.

Pour ce qui est de la brique et de son histoire, nous ne pouvons que signaler le potentiel que pourrait avoir un musée dont le centre d'intérêt serait les productions de céramiques moulées des Établissements Giscard. Un musée en dialogue avec le patrimoine bâti des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles qui interpellerait le public sur son environnement mais aussi qui lui donnerait des clés pour la compréhension de l'utilisation de la céramique dans la construction. Et ainsi mettre la ville en résonance avec son patrimoine dans une mise en abyme de la création artistique, entre le savoir-faire et le paysage urbain, ce qui est bien notre propos. Dans la sémantique du langage de brique nous avons bien là une « étymologie » créatrice.

B.) De l'architecture contemporaine

L'innovation architecturale durant la période contemporaine fonctionne selon une structure pyramidale, venant d'en haut et calquée sur celle de la société d'Ancien Régime (Jean Marie Pérouse de Montclos, 1989). L'organisation territoriale comme l'architecture est commandée par le centre. A contrario, si nous avons pu parler d'expression particulière du gothique occitan, c'est que la centralisation n'était encore en France qu'en gestation et sans grands moyens pour imposer le centre comme référence. Aujourd'hui nous voyons bien que le même langage architectural s'impose de Lille à … Perpignan. L'État inconsciemment ou non participe de ce nivelage culturel, par ses structures et par le maillage administratif imposé. Ces derniers mois, l'absence de débat sur la refonte des Régions chez les élus locaux et les citoyens, en apporte un exemple éloquent. Les Régions seront ce que le centre imposera, ou ne seront pas, la spiritualité de la République univoque n'a pas d'humour.

Dans ce mouvement de pendule entre centralisation et décentralisation, voulu par le centre et subi en toute passivité par les marges, le mouvement du « Régionalisme critique », est apparu dans notre monde moderne avec Alexander Tzonis et Liane Lefaivre en 1975 et théorisé par Kenneth Frampton en 1983 dans son essai « *Towards a Critical*

Regionalism : Six points of an architecture of resistance ». Il s'agit pour les architectes en se reconnaissant dans ce mouvement de repenser le « bâtir », peut-être déjà avant la lettre, de penser global et d'agir local.

Le « Régionalisme critique » dans un contexte de globalisation, en réaction à l'indifférenciation du lieu veut, en utilisant les éléments du contexte, historique, géographique ou architectural par exemple, enrichir les signifiants de l'architecture. Il s'agit bien là d'un enjeu esthétique et philosophique dans une réalisation essentielle à la compréhension de l'architecture dans son environnement. L'architecte s'ancre dans le lieu et fait la synthèse entre une culture universelle et une culture ethnique. Sa préoccupation n'est pas de reproduire un modèle existant, une copie de l'habitat vernaculaire. L'architecture veut extraire le signifiant et transcender le lieu tout en le respectant. Ce mouvement apparaît alors que le « Style international » dans les années 1930, s'est élevé comme référence mondiale. Les principes de Le Corbusier sont connus et appliqués dans le monde et l'architecture parle une langue unique faite d'éléments transposables partout. Le « Régionalisme critique » naît alors face aux principes du « Style international » qui tend à taire tout particularisme régional dans le mouvement d'uniformisation d'après-guerre. Une architecture qui impose le capitalisme comme modèle économique, avec comme seule réponse au social le dogme de la rentabilité. Mais la nouvelle réalité écologique force l'économie à envisager une construction « durable » par la prise en compte des coûts écologiques du transport et impose aussi d'autres principes architecturaux. Face à cette multitude de problématiques, entre respect du local et respect de l'environnement, l'architecture veut envisager d'autre solutions. La notion de « Régionalisme critique » détermine alors une approche qui privilégie le particulier par rapport au dogme de l'universel, et le concept de « critique » car l'architecte doit être conscient de sa production loin de toute pression politique.

fig. 10 : Alvar Aalto, Opéra d'Essen, Allemagne 1964.

Ainsi parmi des architectes qui défendent l'intégration du bâtiment dans la ville et dans son environnement, dès les années 1920, le Finlandais Hugo Alvar Aalto (fig. 10) refuse la froideur du verre et de l'acier et propose une vision plus humaniste et plus proche de la nature. Il introduit les courbes et les matériaux naturels dans son travail de designer. Il va se signaler par ses formes sinueuses, aux lignes rythmiques et asymétriques qui annoncent les formes fluides qui seront la marque du design de l'École scandinave d'après-guerre. Comme architecte il s'attache à adapter sa construction à la spécificité du programme et à l'harmoniser avec l'espace environnant (Rainier, 1998). Plus près de nous encore, le portugais Alvaro Siza (fig. 11 et annexes pour des exemples de briques), pour la Faculté de Porto, choisit de s'intégrer à l'espace existant. Son travail est pensé comme miroir des logements sociaux qui entoure le lieu. Pour lui le point important c'est de donner une réponse à la fois sur la forme et sur la fonction, à la condition d'y intégrer la notion de liberté. Il concentre le projet sur les classes d'enseignement situées au sud de la parcelle, en les ouvrant largement sur la vue du Douro. Au nord près de

l'autoroute, il place l'administration et la bibliothèque avec un éclairage zénithal qui permet de garder un mur d'enceinte quasi aveugle imperméable aux nuisances. Pour lui le site fait écho au palais épiscopal situé sur l'autre rive du Douro, la forme d'ensemble qu'il crée lui répond en atténuant le volume abrupt que le palais impose au quartier de maisons individuelles qu'il domine.

fig. 11: Alvaro Siza, Faculdade de architectura, Porto.

Même si ces deux exemples ne se rapportent pas à des architectures de briques, ils nous montrent que l'architecture peut être pensée en fonction d'un lieu et participer à une réflexion sur l'acte de bâtir, de sa volonté d'intégration dans un paysage et une historie existante. Et donne une réponse innovante à la question de savoir si l'architecture peut participer à préserver les identités et à faire émerger des expressions locales à l'heure de la mondialisation. A l'instar d'architectes comme Liane Lefaivre ou Alexander Tzonis (Tzonis Lefaivre, 1981) nous voyons dans le « Régionalisme critique » une réponse viable à la standardisation de l'architecture contemporaine et des paysages urbains. Non seulement respectueux des paysage et des cultures, il est aussi un point de départ d'une réflexion sur les défis sociaux et environnementaux qui sont au centre de nos

sociétés. Régionalisme, certes, mais critique, car il sous-tend dans son principe même un mouvement d'auto-évaluation.

En effet pour nous l'enjeu est bien celui-ci : comment à la fois moderniser la ville et respecter son âme ? Il s'agit bien là de nous distinguer tout en participant à la modernité, de réveiller une vieille culture endormie pour entrer dans la civilisation universelle (Ricœur 1961), adapter notre héritage culturel à ce nouveau cadre universel. Combattre l'aplanissement de la diversité naturelle et culturelle du monde (Tzonis Lefaivre 2012). Le *genius loci*, comme concept mais aussi comme approche du monde dans un mouvement architectural opposé aux forces de la mondialisation. Pour nous il est vital de briser la dépendance régionale fondée sur l'histoire, et reconnaître une géographie et une identité propre des paysages. Les concepts de région et de régionalisme varient en fonction des époques, comme nous l'avons vu pour l'architecture toulousaine qui parfois sait s'opposer dans un conflit dynamique aux puissances centralistes et faire des propositions de langage particulier. A contrario, le centre, lui, tend à niveler les différences en les considérant comme autant d'obstacles à l'interaction entre les lieux, faisant d'un monde de barrières et de régions dénoncées comme closes, un univers plat et monotone. Mais le régionalisme, par ailleurs, soutient la singularité, l'autonomie et l'identité propre des régions, soulignant les différences entre elles, nourrissant leur diversité et contribuant par là même à un monde de « pics et vallées »[12]. Le régionalisme s'oppose en permanence à la centralisation et l'universalisation pour encourager la décentralisation et l'autonomie (Tzonis Lefaivre 2012).

Mais il est bien sur évident que la pensée régionaliste procède, bien sûr, d'une longue lignée culturelle et sociale débordant le seul sujet de l'architecture et nous voulons la poser ici dans un sens plus large, comme objet de réflexion globale, car il dépasse notre seul cadre. Mais l'idée de « Régionalisme critique » pour nous, participe à l'émergence d'un courant dans la pensée et la pratique architecturale, recherchant à définir des méthodes de création ancrées dans les particularités locales.

[12] « Pics et vallées » en référence à Liane Lefaivre et son livre *Peaks and Valleys*, 2012.

C.) Les atouts de la brique

Parmi les matériaux traditionnels, la brique est un matériau comme un autre, il n'y a pas de bon ou de mauvais matériau en soi, et elle n'a intrinsèquement ni vertu ni défaut. Par contre nous pouvons dire qu'il n'y a qu'une bonne ou mauvaise utilisation du matériau. En effet chaque matériau doit être utilisé pour ses qualités propres et seulement en raison de celles-ci. Actuellement, la brique, a perdu son rôle de matériau porteur, pour ne devenir que des plaquettes de brique collées, subterfuge de façade. Alors que l'emploi de la terre cuite ou séchée est répandue sur toute la surface du globe et que de nombreux exemples prouvent que son emploi est encore d'actualité des pays nordiques aux pays en voie de développement.

En effet, si elle fait encore partie du paysage dans les pays en voie de développement c'est qu'elle participe à un confort de l'habitat avec des coûts minimes et un impact écologique soutenable. La terre est d'extraction facile et ne demande que peu de moyens mécaniques. Sur toutes les parties du globe la matière première existe en abondance. Il en va de même sous nos latitudes, même si nous mettons en œuvre des moyens plus sophistiqués pour le même résultat. Le critère technologique ici n'est pas de mise et ne justifie aucun jugement de valeur. Nous voulons nous attacher à ses qualités intrinsèques et au coût de sa mise en œuvre dans le bâtiment contemporain, non comme supplétif mais bien comme matériau porteur, en mur et non pas en parement, car la brique possède des qualités qui lui permettent de concurrencer les autres matériaux.

Avant toute chose la terre est malléable et se prête à toutes les formes que l'homme veut lui imprimer. Par sa facilité de mise en forme dans un moule, entre module cubique de brique ou ornement bien plus sophistiqué, l'homme a su utiliser ses propriétés plastiques pour créer tout une gamme de produits applicables à l'architecture. Entre métopes, couronnement de faîtages, ou corniches, l'architecture depuis la plus haute Antiquité nous a donné de nombreux exemples d'ornementation en terre cuite.

Outre ses qualités plastiques la brique, en regard des autres matériaux présents sur le marché de la construction, a des qualités économiques indéniables et cela à plusieurs titres. Tout d'abord en comparaison du béton, passés tous les stades de

fabrications, elle est nettement concurrentielle, tant au niveau du prix de revient réel, c'est-à-dire le prix coûtant dans sa fabrication de l'extraction de la terre à sa sortie du four, qu'au niveau du coût d'impact écologique sur la planète. En effet, la fabrication du ciment, qui rentre pour 1/6 dans la constitution des bétons[13], est obtenue par la transformation du calcaire (CaO^3) en chaux (CaO) avec une production de gaz carbonique (CO^2). Plus de 60 % des émissions de CO^2 lors de la fabrication de ciment proviennent de cette « décarbonisation » avec une température nécessaire de 1800° contre 800° à 1000° pour la brique. De plus, le liant hydraulique résultant, le *clinker* est un matériau à fort impact carbone. On estime que le ciment pourrait être responsable de 5% des émissions de Gaz à Effet de Serre (GES)[14]. Mais nous pouvons supposer que le chiffre fourni par les industries cimentières est à évaluer à la hausse : en effet les chiffres proviennent de son site internet et des déclarations qu'elle fait à l'INIES[15]. Cependant cette branche, afin d'abaisser son impact carbone, promet d'abaisser les consommations d'énergies fossiles par la diversification des combustibles. Il est notable que la démarche des briquetiers s'inscrit dans les mêmes stratégies de réduction de gaz, alors qu'elle est moins énergivore. En comparaison les facteurs d'émission INIES pour les matériaux de construction donnent en kg de CO^2/quantité 360 pour le béton contre 44,3 pour un *monomur*[16] de terre cuite. Cependant il faut relativiser le chiffre car le monomur est une brique creuse, mais pour simplifier nous pouvons considérer que les chiffres sont appliqués en kilos et ne doivent pas varier excessivement entre brique pleine et brique creuse.

Ces données font aussi abstraction des autres composants entrant dans la fabrication du béton, à savoir les sables et les granulats qui pourraient être considérés comme naturels. Cependant, il faut y intégrer le coût énergétique pour l'extraction, le concassage et le séchage. L' énergie grise[17] du béton est de plus supérieure tout au long

[13] Le béton est un matériau de construction composite fabriqué à partir de granulats naturels (sable, gravillons) ou artificiels (granulats de béton recyclés) agglomérés par un ciment.

[14] Site du cimentier Lafarge: http://www.lafarge.fr/wps/portal/4_3_6-Ecologie_industrielle

[15] Base nationale française de référence sur les impacts environnementaux et sanitaires des produits, équipements et services pour l'évaluation de la performance des ouvrages.

[16] http://fr.ekopedia.org/Monomur_terre_cuite

[17] L'énergie grise est la quantité d'énergie nécessaire au cycle de vie d'un matériau ou d'un produit : la production, l'extraction, la transformation, la fabrication, le transport, la mise en œuvre, l'utilisation, l'entretien puis pour finir le recyclage.

de sa durée de vie. De son processus de fabrication jusqu'à son recyclage il est estimé à 1 200 kWh/m³, et même à 1 800 kwh/m³ pour le béton armé.

Même si nous considérions que le bilan carbone des deux produits, béton et brique était égal lors de leur fabrication, il serait de toute façon à l'avantage de la brique dans nos régions. En effet la proximité des zones d'extraction de la matière première aux briqueteries, et de celles-ci aux zones de mise en œuvre, nécessite un coût de transport moindre que pour le ciment.

Une enquête[18] faite par la *Royal Institutions of Chartered Surveyors*[19] a fait apparaître qu'à l'inverse des idées les plus répandues, pour une peau externe de bâtiment, la maçonnerie de brique arrivait en tête dans leur classement pour son prix de revient. En effet pour la brique, la REC a démontré qu'à qualité égale, les coûts d'investissement et de mise en œuvre ne sont pas supérieurs aux autres produits comparés, voire souvent moindre. Elle a analysé un large éventail de données, comparé des catalogues tarifaires et le montant des devis pour des projets réels qui lui ont été soumis en 2007. Les projets retenus couvraient des budgets allant de 450 000 € à 13,2 millions €. L'étude a examiné le coût au mètre carré de brique installé en façade, en comparaison d'une série de matériaux. Les matériaux étudiés allaient de la simple feuille de fibre de ciment à différents types de parpaing, le bois de construction en bardage, le revêtement PVC, le revêtement en tuiles plates, la maçonnerie de pierre de taille, et en haut de la gamme de prix, le mur rideau et le vitrage. Elle montre que, en ce qui nous concerne, la brique en façade revenait à 75 € le m², moins que certains systèmes de panneaux de façade. Qu'elle revenait à deux tiers du prix des panneaux avec finition de bardage bois. Et que la finition en façade « mur rideau »[20] revenait presque à huit fois plus cher, voire neuf pour le verre. Pour sa comparaison avec la pierre, elle revient à un tiers du prix. Elle conclut son rapport en constatant que la brique en peau extérieure d'un bâtiment est très compétitif. Par ailleurs, le rapport montre que les coûts d'entretien ne sont pas supérieurs à ceux du béton. Quant au caractère incombustible, les autres

[18] http://brick.org.uk/wp-content/uploads/2011/03/Report-to-BDA-Cost-of-Comparative-Cladding-Materials.pdf

[19] RICS promeut et fait respecter les qualifications professionnelles, les normes et les standards dans le développement et la gestion, l'immobilier, la construction et l'infrastructure.

[20] Le mur-rideau est un type de façade légère. C'est un mur de façade qui assure la fermeture de l'enveloppe du bâtiment sans participer à sa stabilité. Les panneaux sont donc appuyés, étage par étage, sur un squelette fixe

matériaux font jeu égal, y compris le bois, qui ne présente pas plus de risque d'incendie une fois traité, que dans une autre construction. De plus sa combustion lente en cas d'incendie dégage moins de produits toxiques et permet d'évacuer les occupants en toute sécurité sans risque d'effondrement.

La brique possède des qualités d'hygrométrie dans sa capacité à réguler les échanges de vapeur d'eau entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. En revanche les propriétés d'imperméabilité du béton amènent des effets de condensation et de moisissures qu'il convient de traiter par une plus grande ventilation. Les matériaux « respirants » comme la terre crue, la terre cuite et le bois sont à ce niveau bien plus performants car ils laissent passer la vapeur de l'intérieur vers l'extérieur de la maison tout en restant imperméables aux intempéries.

La brique donne un confort acoustique relativement plus élevé que bon nombre d'autres parements de façade. En comparaison, il est supérieur à un mur de parpaing en ciment. Son confort thermique est amélioré par ses qualités propres en comparaison d'un mur en béton banché pour une même épaisseur.

Outre ses qualités esthétiques naturelles, ses couleurs et ses textures, la brique peut participer par son appareillage et le façonnage de ses joints à tout une multitude d'effets décoratifs. En effet l'appareillage de la brique peut-être décliné de multiples façons, en épi, posé sur champs, etc. Les exemples dans la construction traditionnelle sont nombreux et offrent une palette de réalisations considérable. Les promenades dans la région toulousaine comme les traités d'architectures du XIX^{e} nous en offrent de nombreux d'exemples.

Pour finir, la brique est un matériau recyclable durant tout son processus de fabrication et comme produit fini. Le recyclage des éléments de terre cuite, du fait de leur durabilité, est à encourager. Cependant, à cause des restes adhérents de mortiers et d'enduits provenant de sa mise en œuvre, il peut se révéler très coûteux ou peu valorisable lorsque des mortiers à forte teneur de ciment ont été employés. Il est donc indispensable de fixer des règles de mise en œuvre afin d'en faciliter son recyclage. Des ouvrages plus anciens de maçonnerie autorisent cependant un recyclage plus facile, car

ils ont été réalisés avec des mortiers de chaux. C'est aussi un matériau inerte qui peut être valorisé en remblai dans les travaux publics et routiers. Mais recyclable ne veut pas dire recyclé : peu de fabricants assurent effectivement ce recyclage. Lafarge par exemple annonce 9,8 % seulement de matières premières recyclées dans sa branche Ciment.

Actuellement le béton est utilisé à outrance dans tout les cas de figure pour des raisons, non pas économiques ou structurelles, mais seulement du fait des entreprises du BTP qui tiennent le marché de la construction. Cela depuis la fin de la guerre qui a vu le triomphe du lobby du béton dans la France de la reconstruction (Veyssière 1988). Ceci se confirme encore aujourd'hui non seulement dans nos sociétés où l'usage du béton est prédominant, mais aussi pour les pays émergents où l'effet est dévastateur sur la construction traditionnelle. En France, il reste le matériau de construction le plus utilisé. En quelques chiffres, plus de 80% des maisons individuelles possèdent un plancher en béton (de type poutrelles et hourdis), 70% ont des murs en blocs béton, 60% des fosses eaux usées et pluviales sont en béton. Au niveau de la couverture, on remarque le même phénomène, en région parisienne, où plus d'une tuile sur deux est en béton.

En se constituant, le lobby du BTP a détruit les autres formes de constructions traditionnelles. Il n'est que de constater les difficultés de la filière bois en France. Bien que l'industrie de la brique ait su réagir face à la mainmise du marché par le BTP. Il n'en reste pas moins qu'à Toulouse le mode de construction traditionnel en brique a été submergé par la vague du béton à tel point que nous voyons même le parpaing béton concurrencer la brique creuse dans la construction. Et que dire de la construction en terre sèche ? Elle a complètement disparue du marché, malgré ses qualités d'auto-construction, matériau comparable à la brique cuite pour des coûts encore bien moindre, mais nécessitant cependant plus de rigueur dans la conception et la mise en œuvre.

Il est bien évident que nous ne voulons pas nous opposer au béton comme matériau, car, comme nous l'avons dit, il a aussi ses qualités et ses avantages. Mais au vu de son prix écologique il serait temps de le réduire à sa seule utilité structurelle. La ville s'en trouverait plus diverse aussi. Mais entre l'idée de modernité qui rejette les modes de vie d'avant-guerre, et une mondialisation qui nivelle tous les particularismes, la bataille est quelque peu inégale. A titre d'exemple je me souviens d'un entretien sur la brique avec un

membre du Conseil Municipal de Toulouse, qui à l'invocation d'une construction à la fois moderne et de brique avait été interloqué et dubitatif. Il était dur d'admettre que brique et modernité pouvaient aller de pair.

D.) Conclusion

Ainsi comme nous l'avons vu la brique à Toulouse est le fil conducteur de notre histoire, le marqueur indispensable de notre identité, si tant est que nous ne voulions pas perdre notre âme. Nous connaissons les tensions qui existent autour de la brique et nous devons en tenir compte pour envisager un futur serein. Cependant nous pouvons nous demander si le raidissement des partisans de la brique n'est pas aussi le révélateur d'une envie de marquer la différence, d'exprimer face à cette chape de globalisation une envie de protection de soi. Montrer, peut-être inconsciemment qu'une autre culture existe et qu'elle ne demande qu'à ressurgir. Comment alors, interpréter les motivations de Dominique Baudis, Maire de Toulouse quand il imposait aux services de l'urbanisme de faire habiller systématiquement de briques toutes les nouvelles constructions toulousaines. Le maître d'œuvre devait motiver et expliquer ses choix esthétiques en cas de refus. L'argument du Maire était peut-être simpliste, mais tout à fait pragmatique : « Quand les bâtiments sont en brique, j'ai moins de problème. Les Toulousains ont moins de réactions négatives ».

Les détracteurs de la brique nous affirment que la brique est un matériau passéiste. Qu"à cela ne tienne, nous devons intégrer et valoriser notre matériau dans des projets exemplaires, tant au niveau architectural que dans l'économie durable. Il est bien évident que nous avons à établir des règles. Nous ne pouvons pas envisager le bâtiment comme on pouvait le faire encore au XIX^{e} siècle. Nous devons réinventer une écriture contemporaine, ou tout au moins reprendre le chemin de la créativité et de l'inventivité des architectes des générations précédentes. Il est temps pour la ville d'avoir le courage d'affronter son devenir et de pouvoir proposer des alternatives. Les pouvoirs publics ne peuvent pas être en dehors du jeu, mais il leur appartient de se positionner comme les vrais promoteurs de cette tendance, pour ne pas être les spectateurs de l'évolution d'une ville qui ne leur appartient plus, ni à eux, ni aux habitants. Et cela d'autant plus que

Toulouse doit intégrer chaque année de nombreux arrivants. Venus jusqu'alors des départements voisins et de même culture, les primo-arrivants sont issus aujourd'hui de régions plus lointaines, bien souvent du nord de la France ou même de pays étrangers et nous devons a minima leur proposer un choix d'intégration et leur offrir un modèle esthétique satisfaisant et un cadre de vie attractif. Car il n'est pas question pour nous de se reposer sur un patrimoine, certes sans équivalent, mais qui d'une part deviendrait un musée et qui serait d'autre part détaché de toute prospective et de toute vision de son avenir. Le patrimoine doit se renouveler et la ville moderne doit lui répondre, dialoguer avec lui.

fig. 12: Fabrique Gascard, 27 rue de la Colone Toulouse, © Lhaw31.

III. Un événement fédérateur : le concours

A.) Le concours

Quand nous voyageons, l'architecture nous donne des indications sur la nature d'une ville et sur ses aspirations. Ainsi nous pouvons nous demander ce que nous voulons montrer de notre ville. Si l'architecture contemporaine bouscule les codes, nous pouvons à juste titre vouloir, si ce n'est changer les codes qui régissent notre paysage urbain, tout au moins les modeler à nos désirs.

Jusqu'ici nous avons défini le cadre de notre projet, l'espace géographique et les enjeux culturels inhérents à la présence de la brique à Toulouse. Afin de pouvoir engager plus avant un processus de réflexion sur la présence de la brique à Toulouse et faire bouger les lignes chez les acteurs de la construction nous proposons de mettre en place un concours d'architecture dont le nom sera à définir.

Ce concours récompensera une œuvre, un travail ou un projet, pour son excellence dans la conception et la construction en brique. Le projet devra s'intégrer au tissu urbain ou dans son environnement, tout en apportant une réponse cohérente et une qualité architecturale notable. De plus Il devra intégrer les enjeux de durabilité.

Le concours s'adressera aux promoteurs, maîtres d'œuvre, architectes ou étudiants en architecture et à toute personne physique ou morale, œuvrant à la promotion d'une architecture de brique raisonnable. Le concours comportera deux catégories : outre le prix attribué aux professionnels du bâtiment, une deuxième catégorie récompensera les étudiants de la profession par le prix « Virebent-Giscard », qui leur permettra d'être accueilli en résidence d'artiste à la Fabrique Giscard, rue de la Colonne (fig. 12)

Le jury sera composé de deux collèges. Un collège de professionnels et enseignants du bâtiment et d'élus impliqués dans l'architecture ou l'urbanisme, un collège des habitants et des associations.

Une fois la clôture de dépôt de projet effective, des journées de réflexion et de débats seront organisées afin de pouvoir présenter l'ensemble des projets aux habitants et aux médias. Ce temps sera consacré à des animations et des expositions autour des thématiques de la construction en brique, du développement durable, de l'urbanisme et de l'histoire de l'architecture à Toulouse, afin que chacun puisse échanger sur la valeur des projets et leur pertinence. Un site internet présentera les enjeux de la construction de brique à Toulouse, les tenants et les aboutissants

Une fois les délibérations votées, une soirée spéciale sera consacrée à la remise des prix et les œuvres primées se verront récompensées.

1.) La Fabrique Giscard

Les Giscard ont formé quatre générations de statuaires toulousains, spécialisés dans l'art religieux et les éléments décoratifs de façade. Leurs ateliers étaient situés rue de la Colonne à Toulouse. C'est Jean-Baptiste Giscard (1824-1906) qui avait créé l'établissement après avoir débuté sa carrière comme mouleur chez les Virebent, autre grande famille d'architectes et de statuaires toulousains. En octobre 1858, il a obtenu l'autorisation d'établir un four et a commencé par fabriquer des éléments préfabriqués pour les façades et des objets d'art religieux pour son propre compte. Joseph Giscard, le dernier briquetier de sa famille, a fait don de l'ensemble de ses ateliers à la Ville de Toulouse en 2005 (fig. 12, p. 45).

Par décret du 13 mars 1998 la Fabrique Giscard a été inscrite en totalité à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Cette protection concerne l'ensemble des ateliers et des locaux techniques, y compris les façades et les toitures. Elle concerne aussi les espaces d'exposition avec leurs éléments fixes, le monte-charge, la bibliothèque, le bureau, les fours, la cour et son sol et ses statues, le pétrin à terre et les bassins, la verrière et le portail d'entrée. Quelque temps avant, le 29 octobre 1975, les façades et les toitures donnant sur les rues Henri de Bornier et Paul Dupin avaient été inscrites par décret à la liste supplémentaire. Depuis le legs du dernier Giscard le bâtiment est en déshérence.

L'installation d'un atelier et d'une résidence d'artiste permettrait de sauvegarder le bâtiment et de lui rendre une fonction créatrice autour de la brique. Il pourrait aussi héberger une bibliothèque spécialisée autour de la tradition de terre à Toulouse. Un tel centre pourrait accueillir les visites de l'Office de tourisme autour de l'œuvre des Virebent et des Giscard et proposer d'entrevoir, dans une partie spécifique du bâtiment aménagée en musée, la gestation des œuvres, la fabrication des moules et la productions des œuvres qui peuvent se voir encore sur les façades toulousaines. Une salle pourrait aussi être dédiée à des expositions temporaires autour des thématiques de l'architecture de terre.

2.) Une résidence d'artiste

Une résidence d'artiste, c'est d'abord un lieu où l'artiste pourra trouver tout ce qu'il convient pour travailler son projet. La résidence doit pouvoir s'adapter à l'artiste, c'est lui le maître de maison pour le temps imparti. Mais l'artiste arrive dans un lieu qui a déjà son histoire, sa fonction et sa raison d'exister. En réalité il s'agit bien d'un échange et d'une reconnaissance de la valeur de chacun, pour l'artiste celle du lieu, pour le lieu celle de l'artiste.

La finalité est donc que l'artiste se frotte au lieu, qui en retour lui apportera tout ce dont il a besoin pour mener à bien son projet sur un temps de six mois par exemple.

Pour nous le lieu doit exprimer la culture qui l'a initié. Dans le dialogue il doit non seulement répondre à l'artiste mais aussi suggérer ce que l'artiste ne sait pas de l'histoire de la langue ou de la culture de Toulouse. C'est un accueil pédagogique, un échange entre le lieu qui éduque et l'élève qui se construit de cet enseignement. Les choses ne sont pas écrites à l'avance, c'est le dialogue et l'échange qui nourrissent le projet d'inattendu et d'imprévu.

Les moyens à disposition pour l'artiste sont les moyens de la structure. Plus la structure participe du monde artistique de Toulouse, plus les moyens mis à disposition seront importants. La structure peut par exemple mettre à disposition son carnet d'adresse pour résoudre un problème particulier ou mettre à disposition une ressource nécessaire à son aboutissement. Tout les cas de figure sont envisageables, l'objectif est de faciliter le projet.

La structure a pour objectif la valorisation de l'artiste, par des conférences, des rencontres d'artistes ou des expositions. Elle devra aussi le faire connaître par des publications ou des rencontres.

Cet échange est formalisé ou non. La liberté est laissée à l'artiste mais il a une obligation temporelle, spatiale, morale, artistique surtout. Chacune des parties fixe ce qu'elle apporte, c'est un bail temporaire moral où la structure fournit un lieu pour que l'artiste s'exprime et en échange la structure vit autour de son travail. Elle organise des rencontres entre lui et le public par lesquelles l'artiste expliquera sa démarche et pourra faire un bilan sur un moment de sa création. Il sera également possible d'organiser des visites où il sera le médiateur entre son travail et un public scolaire ou adulte afin d'expliquer l'œuvre, et le cheminement de la création. Ce sera pour lui l'occasion de se confronter au public, d'expliquer sa démarche.

Ainsi la structure valorisera le champ de l'architecture de brique à Toulouse et pourra sensibiliser le public sur la problématique de l'architecture en résonance avec les thématiques historiques et culturelles. Enfin, en synergie avec le quartier Marengo, elle pourra mettre en place des actions culturelles spécifiques en direction du jeune public et de leur famille.

La réalisation d'un concours autour de la brique à Toulouse peut s'appuyer sur contexte favorable. En tout premier lieu, nous allons repérer les différents acteurs de l'architecture toulousaine et en étudiant leur action sur le terrain, nous définirons leur prise de conscience respective et les actions qu'ils ont déjà engagées vers le public. Dans un deuxième temps nous pourrons constater que, même si le public n'est pas ou peu averti en matière d'architecture contemporaine, et qu'il peut ne pas être toujours réceptifs aux changements, sa prise de conscience et sa demande en la matière est réelle, il ne demande qu'a être informé. Enfin nous verrons comment nous pouvons dans notre proposition créer le lien entre les acteurs de l'architecture et le public dans un projet en synergie entre les citoyens et le monde associatif.

B.) Les acteurs de l'architecture toulousaine, un réseau structuré

Dans la région, nombreuses sont les associations ou les organismes publics qui dans leurs activités ont en charge l'étude ou la promotion de la brique cuite ou crue. Ces différentes entités sont bien structurées et fonctionnent déjà en réseau. Elles partagent souvent des actions et mettent en place des événements en commun. Des lieux de référence permettent les échanges et faire un lien entre les habitants et les différents acteurs. Ceux-ci sont organisés en associations, plus ou moins institutionnelles, qui s'attachent toutes aux préoccupations relatives à l'architecture et l'urbanisme en général. De plus elles sont attentives au respect du bâti en brique, que ce soit dans des actions de valorisation du patrimoine bâti ou dans la promotion de construction contemporaine, et dans l'urbanisme.

1. En premier lieu le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE) est un organisme départemental créé à l'initiative du Conseil Général de la Haut-Garonne et des services de l'État dans le cadre de la loi sur l'architecture de 1977. Les huit CAUE départementaux sont fédérés au niveau régional et sont investis d'une mission de service public. Les CAUE sont présidés, chacun par un élu local. Chaque CAUE a pour objet la promotion de la qualité architecturale, urbaine et paysagère, et est investi de plusieurs missions. Il promeut l'information et la sensibilisation du public dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement. Il aide à la formation des maîtres d'ouvrages et des professionnels. Il est chargé de l'information et du conseil aux particuliers qui désirent construire ou rénover, afin d'assurer la qualité architecturale des constructions et leur bonne insertion dans le site environnant. Et enfin, il conseille les collectivités locales sur leurs projets d'urbanisme, d'architecture ou d'environnement. Bien que son activité ne concerne pas directement la brique cuite, il propose dans ses fiches techniques sur le bâti ancien, des conseils de mise en œuvre de la brique foraine, ainsi qu'une bibliographie.[21]

[21] CAUE 31, 1 rue Matabiau 31000 Toulouse. http://www.caue-mp.fr/

2. Rue Saint-Pantaléon, à Toulouse, le Centre Méridional de l'Architecture et de la Ville s'est donné pour vocation auprès des élus et du grand public, et de l'ensemble des professions concernées, d'assurer la promotion des cultures et des questions d'intérêt public relatives à l'architecture, à la ville et au paysage, conçus dans leur acception la plus large. Il propose des programmes privilégiant la réflexion et les échanges entre les acteurs de l'architecture dans la cité, maîtres d'ouvrages publics et privés, architectes et urbanistes, entreprises et industriels du bâtiment d'un côté, et ceux qui la vivent, habitants, usagers et leurs associations de l'autre. Le Centre s'efforce de promouvoir la création et l'innovation dans les champs de l'architecture de la ville et de l'aménagement du territoire.[22]

3. L'association Actions, Etudes et Recherches autour de l'Architecture, dirige depuis une vingtaine d'années des recherches sur les questions touchant au développement urbain au travers de séminaires, de la revue *Poïésis*, de conférences, de débats publics, de visites urbaines, d'expositions et de publications. Elle développe depuis 2002 des programmes innovants dans les domaines de la politique de la ville et de l'habitat social. Ces recherches et expériences, accompagnées souvent d'une exposition et d'une publication portent notamment sur les processus de production de la ville, sur l'habitat et sur la participation des habitants.[23]

4. La Maison de l'Architecture Midi-Pyrénées, est une association loi 1901. Refondée en 2001, elle a pour vocation la promotion de l'architecture, mais elle nourrit aussi l'ambition de participer à la diffusion de la culture architecturale. Les membres du Conseil d'Administration, tous bénévoles, mettent en œuvre des outils de diffusion et une programmation culturelle pour une ouverture vers tous les publics à la fois les professionnels, les étudiants et le grand public. L'association fait partager son point de vue à travers l'édition de son journal mensuel *Plan Libre* depuis avril 2002 et la mise en valeur des œuvres architecturales emblématiques des années 1945-1975 sur Toulouse et la région Midi-Pyrénées (publication et production d'exposition), la création d'un fonds documentaire et la présentation régulière d'expositions concours. L'association participe également aux *Rendez-Vous de l'Architecture* en présentant tous les deux ans le Prix

22 CMAV, 5 rue Sant Pantaléon 31000 Toulouse. http://www.cmaville.org/

23 AERA, 5 quai Lombard 31000 Toulouse. http://www.aera-cvh.org/

Architecture Midi-Pyrénées (exposition et catalogue) et elle organise également des Rendez-Vous *Architecture & Cinéma* au sein des salles d'art et d'essai de Midi-Pyrénées.[24]

5. En plus de ces associations institutionnelles il nous faut citer les nombreuses associations environnementales et patrimoniales que compte Toulouse. Associations de défense de riverains, de quartiers ou plus particulièrement patrimoniales comme Les petites toulousaines ou les Toulousains de Toulouse qui sont chacun investis dans la défense du cadre de vie ou dans le patrimoine. Elles expriment souvent leur avis sur les projets de constructions ou les aménagements urbains. Mais leur positions sur l'urbanisme, pour pertinentes qu'elles soient, dénotent parfois une posture conservatrice sur l'architecture et l'urbanisme. Cependant, dans l'investissement contre un projet en centre-ville nous pouvons nous souvenir des actions menées par le Comité de Défense des Berges de Garonne et du Centre-Ville, qui dans son temps a fait échouer le projet d'autoroute urbaine sur les berges de la Garonne[25]. En cela, ces associations ont toute leur place dans la protection de l'espace urbain et dans la conservation du patrimoine, ainsi que comme lanceurs d'alerte.

6. Toutes ces associations partagent des lieux qui permettent la visibilité de leurs actions et leur permettent de pouvoir présenter des expositions ou d'organiser des débats autour des problématiques qui sont les leur, l'architecture et la ville. Le calendrier de leur actions est facilement accessible sur internet et les associations bien implantées dans le monde culturel toulousain profitent aussi des ressources de communications institutionnelles. Parmi ces lieux nous pouvons citer l'Ilot 45, bâtiment de 200 m² où la Maison de l'architecture s'investit souvent en partenariat avec l'AREA, le CAUE31, l'Ecole d'architecture ou la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC), dans la programmation d'expositions, de conférences et de tables rondes qui favorisent les débats et les échanges sur la culture architecturale. Sur les mêmes thématiques, le Centre

---

[24] Maison de l'achitecture, L'îlot 45, 45 rue Jacques Gamelin 31100 Toulouse. http://maisonarchitecture-mp.org/

[25] Jean-Claude Coustel, Secrétaire de l'association de défense des berges de la Garonne : « Le retour au fleuve s'est amorcé dans les années 1970 à travers une lutte des associations de protection de la Garonne contre différents projets d'établissements de voies sur berges. Ce projet date de 1974 et il s'en est fallu de peu pour que Toulouse ne se retrouve avec deux voies de chaque côté du fleuve à la manière des voies sur berges de Paris. De cette manière, les efforts des associations ont permis de faire basculer la décision vers un retour au fleuve. » http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/CR-Garonne-24.10.01.pdf, p. 8.

méridional de l'architecture et de la ville, offre dans ses locaux de la rue Saint Pantaléon au cœur de la ville, une salle d'exposition et un auditorium où elle organise des expositions, des rencontres et des séminaires qui s'efforcent de promouvoir la création et l'innovation dans les champs de l'architecture, de la ville et l'aménagement du territoire.

C.) Une prise de conscience du public

Comme nous le voyons, Toulouse est riche en associations ou organismes soucieux du devenir de la ville. Les acteurs sont nombreux et divers, même si parfois les avis et les stratégies semblent contradictoires tant les intérêts divergent, mais un consensus existe si ce n'est sur la construction de brique, tout au moins sur la présence de la brique à Toulouse.

Les uns, toutefois, se retranchent dans une vision patrimoniale de la brique, souvent des associations de quartier localisées dans le secteur sauvegardé, les autres dans une vision plus contemporaine de la ville et de son urbanisme. Le principal travail sera alors de concilier ces deux partis si nous voulons arriver à une cohérence dans la bonne marche du projet et reconnaître à chacun son importance dans son implication.

Quoiqu'il en soit chaque événement créé autour du patrimoine ou de la ville interroge le public et celui-ci ne manque pas les rendez-vous. Les élections passées ont aussi prouvé que le patrimoine était un point important dans les actions promises par les différents candidats. Dans son programme, Jean-Luc Moudenc, « pour préserver l'identité architecturale de Toulouse, propose de bâtir un nouveau plan local d'urbanisme avec les habitants ». Il annonce aussi de grandes orientations, comme la mise en valeur du patrimoine historique toulousain et l'embellissement de la ville. En l'occurrence, dit-il : « nous verdirons Toulouse. La nature en ville, la végétalisation et la plantation d'arbres deviendront une priorité, tant dans le centre-ville que dans les quartiers et la Ville ne sera pas la seule à décider et nous lancerons des concours d'architectes-urbanistes, pour embellir les centres de quartiers et les entrées de la ville[26]». Comme nous le voyons le candidat, sollicité par les associations sur la question n'est pas demeuré en reste dans ses propositions. Du côté de Pierre Cohen, le sujet a été abordé par la mise en place des Assises de la ville et de l'habitat. Dans les quartiers toulousains il a envisagé la création de Fabriques de quartier pour un urbanisme participatif[27]. Nous voyons bien que les différents candidats, en tout cas pour les principaux, sont sensibles aux remontées du terrain et que la question ne peut pas être éludée, tant l'attente des citoyens est grande.

---

[26] Programme du candidat, Jean-Luc Moudenc pour les élections municipales de Toulouse en 2014.

[27] Programme du candidat Pierre Cohen pour les élections municipales de Toulouse en 2014.

D.) Des enjeux

Si les habitants de Toulouse sont sensibles, mais peut-être mal informé sur les questions d'urbanisme et d'architecture, il nous semble important de poser le cadre d'action dans la ville et les enjeux qui en découlent. Il est important qu'un équilibre s'impose aussi dans la répartition des problématiques d'urbanisme et dans la distribution du bâti des quartiers toulousains. En effet il existe des types de construction distribués selon les quartiers et cela, sauf exception, est bien cloisonné. Schématiquement, nous pouvons distinguer trois types d'habitat à Toulouse.

1. L'habitat en brique antérieur aux années 1950 qui se concentre dans le secteur sauvegardé et son périmètre, mais qui peut aussi concerner d'anciens centres indépendants comme Lalande ou Saint Martin-du-Touch. Cet habitat a suivi les modes architecturales en les adaptant aux matériaux locaux par obligation économique et technique. Mais comme nous l'avons vu précédemment, les quartiers de la première couronne au-delà des boulevards sont concernés et devront être traités avec une attention toute particulière d'autant plus qu'ils sont situés hors du périmètre sauvegardé.

2. L'habitat collectif postérieur aux années 1950 qui est issu d'une construction « tout béton » de l'après-guerre et qui, à Toulouse, est souvent de la conception de bureaux d'études extérieurs à la région constitue le second type. Cet urbanisme a très peu de relation et de référence aux modes de constructions locaux, et suit les évolutions standardisées du BTP. Ces dernières années des plans de rénovations de quartier en ont changé la physionomie, preuve s'il en est que l'on peut encore agir en matière d'urbanisme et corriger les erreurs qui ont été faites.

3. En dernier lieu, l'habitat individuel, souvent construit par des entreprises locales essaie de se référer à une tradition locale. Mais finalement ce type de construction s'avère n'être qu'un pastiche néo-toulousain. En effet, les populations, par manque de moyen ou de recul sur leur environnement, se réfèrent à une architecture vidée de tout son sens. Elle garde de l'architecture certains traits significatifs comme des encadrements de fenêtres, des modénatures ou des soubassements en briques de parement. Entre maison néo-provençale ou néo-languedocienne elles ne sont plus au final que des

caricatures de leur propre référence. Ce qui se rapproche de ce que nous pourrions appeler le « syndrome formica », qui dans les années 60 a fait troquer aux populations rurales leur meubles « d'époque » contre des meubles formica désignés comme élément de progrès dans une modernité matraquée à grand renfort de plans quinquennaux. Pour résumer, on a affaire à une construction régionale qui a souffert d'un manque de modèles architecturaux dans une société méridionale culturellement démissionnaire. Dans le même ordre d'idée et pour les mêmes raisons, avec la pression des nouveaux moyens de communication, elle a aussi confirmé l'occitan comme simple « patois ».

C’est en partant du constat qu'il existe à Toulouse différentes configurations d'habitat qu'il est nécessaire d'intervenir, non pas dans un grand « plan Marshall » de l'urbanisme à coup de règles imposées et uniques, mais en concertation avec les habitants et les associations qui les représentent afin de proposer des applications au cas par cas dans une volonté de compromis entre esthétique et densification urbaine.

Car, bien sûr, nous voulons soutenir l'excellence en matière de conception et d’innovation technique, architecturales et écologiques. Dans la volonté de reconnaître les matériaux et leurs mises en œuvre, les volumes et leur intégration dans le bâti existant, nous voulons changer l'aspect de la ville tout en incitant au respect de l’architecture locale. Il s’agit bien de valoriser le savoir-faire toulousain, dans un juste équilibre entre les pratiques liées aux matériaux locaux légués par l’histoire de Toulouse et l’innovation technique et écologique issue de la réflexion sur les enjeux planétaires. Il est bien évident qu'il faut aussi se laisser toute latitude afin d’intégrer les nouvelles technologies. L'architecture locale doit aussi être en discussion avec le monde et savoir intégrer ce qu'il lui offre. C'est pour cela que les nouvelles constructions et les réhabilitations doivent être exemplaires en terme d'éco-construction, tant au niveau énergétique qu'éthique.

Il nous appartient donc de favoriser la proposition de nouveaux modèles pertinents afin de réinventer le langage de l'architecture de brique à Toulouse. En influant sur l'esthétique contemporaine par des projets novateurs, nous pouvons proposer aux architectes et aux maîtres d’œuvre des modèles pertinents. Soutenir une industrie non délocalisable et promouvoir un savoir faire afin de provoquer une évolution vers le

« mieux-montrant » urbain et ainsi peser sur l'évolution des mentalités, des acteurs de la construction et du « citoyen-habitant ».

E.) La reconnaissance de réussites locales

Heureusement pour nous, la page d'une architecture « différente » n'est pas complètement blanche à Toulouse. Des architectes se sont déjà inscrits dans une réflexion et un dialogue entre le paysage, les matériaux et le bâti. En ce sens ils ont déjà su apprécier la profondeur de l'histoire en architecture, saisir le caractère particulier de cette architecture régionale et en intégrer l'esthétique et les particularités dans leurs projets. « Ce qui nous marque, c'est l'épaisseur des murs, la massivité. Cela rejoint très vite l'architecture religieuse romane, les cloîtres, l'essence même de notre culture régionale. Nous essayons modestement de faire le lien avec la modernité », explique Laurent Gouwy, associé et fondateur, avec Alain Grima et Jean-Luc Rames, de l'agence toulousaine GGR (Grima, Rames, 2012). Avec David Lacroix il cherche une approche stylistique de l'architecture qui prend en compte la région, la ville, la rue, le site. Ainsi cette étude amène à comprendre la trace physique de la ville qu'on appelle « matière locale » (Lacroix, 2000).

fig. 13 : Gouwy, Grama, Rames, Toulouse, la Préfecture de la Haute-Garonne.

En 2004, lors d'une « rencontre architecture et cinéma », dans le cadre d'une collaboration entre l'École supérieure d'audiovisuel[28] et l'École supérieure d'Architecture de Toulouse, un long métrage a été projeté à la Cinémathèque qui a donné l'occasion de faire le point sur les grandes réussites architecturales de ces dix dernières années à Toulouse. Les organisateurs, à cette occasion, avouent que les créations qui sortent de l'ordinaire ne sont pas si nombreuse dans la ville rose[29]. Ces rencontres ont aussi permis de constater, que seul le courant du «Régionalisme critique » tirait son épingle du jeu, le bilan était donc maigre à ce moment-là, et le paysage architectural toulousain n'a pas beaucoup évolué depuis. Le dialogue entre la ville d'histoire et sa réalité contemporaine, n'en est encore qu'au balbutiement. Mais nous nous devons aussi tracer un chemin entre les écueils de

[28] ESAV, 56 rue du Taur 31000 Toulouse. http://www.esav.fr/

[29] *« Dix ans d'archi réussites »*, La Dépêche de Toulouse du 27 octobre 2004

l'urbanisme technocratique. Lors de ces mêmes rencontres, certains, comme le directeur de la Direction régionale des affaires culturelles de Toulouse, en parlant de l'urbanisme à Toulouse, nous engagent à constater qu'il n'y a pas eu de grands plans d'urbanisme dans cette ville au XIXe et XXe siècle. Il en résulte, d'après lui, que nous sommes toujours sur du parcellaire médiéval et qu'Il n'y a pas de grandes perspectives.[30] J'espère pour nous que dans son esprit, les perspectives ne sont pas haussmannienne, quand on sait, à Toulouse, ce qu'ont coûté comme destructions ces deux derniers siècles.

Cependant nous pensons que les volontés de changer les pratiques sont là, tant de la part des professionnels que du public. Nous pouvons le constater par des exemples comme les nouveaux locaux de la Préfecture de la Haute-Garonne (fig. 9), qui reprennent les gabarits des bâtiments voisins dans un souci de respect de l'existant. Les matériaux, briques et tuiles contribuent à l'intégration dans le tissu urbain. L'écriture architecturale choisie met en relation le bâtiment avec les constructions mitoyennes. Les architectes de l'atelier d'architecture GGR affirment leur identité, en sculptant la matière dans la lumière méridionale. Il s'agit pour eux de penser et de construire une architecture contemporaine fortement ancrée dans un territoire.

Certes, malgré les progrès il faudra beaucoup de pédagogie. Mais nous pensons aussi que l'enjeu est primordial si nous voulons changer non seulement l'architecture, mais aussi la mentalité des utilisateurs. Enfin, si nous voulons passer du statut de consommateur à celui de citoyen actif et responsable, afin de pouvoir exprimer une identité de terre, tout en s’émancipant d'une vision nationale et loin de tout provincialisme.

[30] Idem.

F.) La mobilisation des acteurs

Comme nous l'avons vu les acteurs de l'architecture sur Toulouse sont déjà bien repérés et ouverts au dialogue en ce qui concerne notre projet. Nous avons eu l'occasion tout récemment encore de recevoir des courriers de soutien. Mais le temps passe et pour des raisons diverses nous n'avons pas pu réaliser les nombreux entretiens qui étaient planifiés auprès des professionnels. Quoiqu'il en soit, nous avons pu dégager plusieurs types de partenaires pour notre projet, potentiels ou déclarés.

Outre les associations et les acteurs institutionnels dont nous avons déjà parlé, il est bien évident que les briquetiers sont à intégrer à notre projet. Les briquetiers parce qu'ils sont au premier titre concernés par le produit brique en lui-même. Nous voulons intégrer dans notre partenariat tant les briqueteries traditionnelles qui existent encore dans la région toulousaine, que les grandes entreprises industrielles capables d'une production à grande échelle. En la matière de nombreuses pistes peuvent être envisagées, de la reproduction à la création de modules de briques à bâtir ou décoratifs. Reproduction car nous trouvons aussi chez les briquetiers toulousains une tradition du façonnage d'éléments architecturaux moulés (Nègre, 2006). Nous ne voulons donc pas nous fermer à la possibilité de faire évoluer cette création artistique dans des réalisations contemporaines car, outre le marché de la restauration, des artistes peuvent vouloir s'approprier ces pratiques. Nous considérons également que les industries sont capables de s'inscrire dans un mouvement de reconquête architecturale, intéressées financièrement aussi. Pour ces dernières, les retours ne peuvent être que positifs. Dans une réflexion globale ou sur la recherche de nouveaux éléments architecturaux, dynamiques, ces industries sauront – nous en sommes persuadé – élargir leur gamme de produits tout en répondant à la demande des architectes et des maîtres d’œuvre.

Au-delà des fabricants du produit brique et en amont de la réalisation, les organismes de formation du bâtiment sont eux aussi à prendre en compte. En effet il est intéressant de s'en rapprocher, tant pour envisager l'évolution du marché que pour pouvoir mettre en place une formation adaptée à la demande. Nous croyons que la promotion de notre projet peut trouver un écho positif auprès des étudiants. En cela nous pensons, au

premier chef, à l'École d'architecture de Toulouse, mais aussi aux formations ouvrant sur les métiers du bâtiment.

Pour ce qui est des institutions, où nos rencontres ont été plus effectives, nous avons le sentiment que la porte est ouverte et que notre projet a reçu un accueil favorable. Bien que les discussions aient été engagées avec des élus de l'ancienne majorité, nous voulons croire que la nouvelle majorité confortera notre analyse et jouera le jeu. De plus les institutions régionales, que ce soit le Conseil Régional ou le Conseil Général, sont déjà impliquées respectivement dans le CAUE départemental et sa fédération régionale. Par ailleurs, le Centre méridional d'architecture de la ville est déjà fortement impliqué dans l'architecture de la ville et a d'ores et déjà pour partenaires de nombreux organismes travaillant sur la question, comme l'association Actions, études et recherches sur l'architecture, ainsi que l'École nationale d'architecture de Toulouse.

Certes les choses ne sont pas faites. Nous pouvons bien entendu nous demander quelle sera leur réaction devant l'arrivée d'un Petit Poucet sur leur terrain. Mais nous avons déjà eu quelques contacts et certains ont prêté une oreille attentive. A nous de faire nos preuves.

G.) Un projet citoyen

Pour ce qui est de la réalisation pratique du projet, dans l'état actuel, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses de travail, qui nous paraissent très claires, mais qu'il faudra bien sûr confronter à la réalité du terrain.

1. Les partenariats

Arrivé à ce stade il est nécessaire de se demander qui portera le projet. Nous pensons que, même si une association nouvelle peut effectivement le porter, il serait souhaitable de l'intégrer dans un concours d'architecture existant. D'une part parce qu'il serait très aisé d'aménager un tel concours en y ajoutant les critères que nous promouvons, et d'autre part il permettrait de faire évoluer ce concours dans le sens que nous souhaitons tout en profitant d'une reconnaissance et d'une logistique existantes. La Maison de l'architecture depuis 2001, en collaboration avec l'Ordre des architectes,

propose un prix qui permet de promouvoir et de récompenser la production des architectes de Midi-Pyrénées. Il est bien évident que les règles que nous souhaitons doivent pouvoir s'intégrer dans cette institution. Nous ne pouvons pas perdre de vue les motivations premières de notre projet, à savoir, la construction de brique à Toulouse, dans une perspective d'autonomisation de l'architecture régionale. En effet, même si le prix d'architecture actuel reconnaît des valeurs que nous avons en commun avec lui, comme la construction équitable et raisonnée, nous ne pouvons pas nous permettre d'abandonner les motivations premières qui ont engagé notre démarche. A ce stade-là nous pouvons penser que les nouveaux critères que nous proposons peuvent s'ajouter positivement à ceux déjà établis dans ce concours. Il est bien évident que si ces conditions ne sont pas respectées, nous ne saurions envisager un quelconque partenariat. Mais nous ne pensons pas que cela remettrait en cause notre projet.

Par ailleurs, nous pouvons envisager aussi le choix d'autres partenaires ou la création d'une nouvelle association pour porter ce prix. Nous sommes persuadé que les architectes qui ont déjà travaillé sur le Régionalisme critique à Toulouse ne seraient pas les derniers à nous rejoindre.

Une fois les partenaires ou l'association définis, il faudra effectivement alors planifier un *modus operandi* du concours. Mais d'ores et déjà, nous pouvons considérer que pour tout concours il faut un jury. Encore une fois les actions en faveur de la promotion de la brique ont déjà des partisans. Dans le monde institutionnel ou associatif des personnes impliquées sont déjà facilement repérables, entre techniciens, architectes institutionnels ou privés. Le travail déjà accompli par le Centre Méridional de l'Architecture et de la ville prouve que des personnes sont déjà potentiellement intéressées.

Notre objectif étant aussi l'éducation du public au langage de l'architecture, nous l'intégrerons dans un collège. Les réponses aux appels à projets seront d'ailleurs l'occasion de manifestations autour de l'architecture contemporaine et de l'urbanisme. Elles seront le prétexte à une réflexion collective ou individuelle et citoyenne. Débats et manifestations seront ainsi vecteur du débat que nous voulons engager pour mettre au centre des préoccupations la ville et son devenir, afin de permettre une autre lecture du paysage urbain, de comprendre ce qui a motivé les bâtisseurs de la ville, et ouvrir des

perspectives sur ce que nous voulons construire pour demain. Ainsi chacun pourra participer et se sentir acteur de son futur en ayant pu se forger son opinion. Et chacun estimera les enjeux pour demain, non pas dans un show populiste, mais à l'occasion de débats ou de tables rondes, échanges que nous voulons constructifs. Ces journées de l'architectures peuvent être, outre des conférences et des publications en direction du public, l'occasion de mettre en place des expositions thématiques sur le patrimoine d'aujourd'hui et le patrimoine que nous voulons pour demain.

Nous espérons qu'une telle visibilité pourra conforter les partenaires à participer à un tel projet, qu'ils soient partenaires institutionnels ou privés. Nous pouvons penser qu'à terme un tel événement peut avoir la prétention de se hausser sur la scène nationale voire internationale comme exemple de concertation citoyenne.

Parmi les pistes à explorer, nous pensons bien entendu qu'il faudra prospecter des partenaires privés de Toulouse et de sa région car le projet ne manquera pas d'intéresser le mécénat d'entreprise. Cela à plus d'un titre, comme nous l'avons vu précédemment pour les briquetiers eux-mêmes, mais aussi les entreprises qui pourront ainsi voir leur image valorisée par le financement de bâtiments répondant aux critères du concours. Parmi nos objectifs, la proposition d'exemples de modèles d'architecture nouveaux à Toulouse est primordiale afin de créer une 'émulation dans la construction et, si ce n'est de créer une « Ecole toulousaine » d'architecture, tout au moins de changer l'attitude du monde professionnel envers celle-ci. Il est souhaitable que le prometteur ou le maître d’œuvre puisse enfin se poser la question de savoir s'il peut construire mieux que ce qu'il va détruire, si la nouvelle proposition qu'il fait à la ville aura le même degré d'intégration que ce qui existe déjà, si sa réalisation s'exprimera en résonance et en dialogue avec l'existant, et enfin si son langage sera plus riche ou non que celui déjà proposé.

2. Le concours

Le concours comprendra deux catégories : outre les projets d'architecte ou de maître d'œuvre dans une catégorie, nous pensons qu'il doit réserver une récompense aux étudiants dans une autre catégorie. Car non seulement il faut changer la ville, mais parce que nous pensons que l'éducation est importante, il faut que les jeunes générations puissent être intégrées dans des projets novateurs et être incitées à concourir pour les présenter. Ainsi, si le concours verra des architectes, des maîtres d'œuvre ou des promoteurs récompensés, il est vital pour le futur que le prix récompense aussi un étudiant pour un travail réalisé ou un projet. Ce prix destiné aux étudiants sera mis en place avec la possibilité pour le lauréat de pouvoir parfaire ou développer son projet dans un cadre propice comme une résidence d'artiste. Une pépinière, où il pourra, s'il le souhaite, être encadré et où il recevra un soutien logistique et technique que pourra lui offrir l'association par le moyen de ses contacts. Nous avons pour cela pensé qu'il serait judicieux pour la Mairie de Toulouse de s'investir dans un prix « Giscard-Virebent » et ainsi de pouvoir valoriser le bâtiment de la Fabrique Giscard, en déshérence, rue de la Colonne dans le quartier Marengo, en accueillant une résidence d'artiste, en l'occurrence d'architecte. La Mairie pourrait ainsi mettre en valeur ce lieu historique tout en construisant un projet en relation avec le quartier Marengo. Une vitrine aussi, en hommage à une famille de briquetier des XIX^{e} et XX^{e} siècles et à son œuvre. Dans cette structure son travail pourra être présenté. La valeur des éléments d'architectures moulés réalisés et leur présence dans l'architecture toulousaine pourront y être mis en évidence. Le lieu serait ainsi un véritable lieu de dialogue entre patrimoine et architecture contemporaine. Devenir dans ce même esprit un exemple de ce que nous voulons apporter à Toulouse, passerelle de mémoire et d'innovation.

IV. Conclusion

Nous avons essayé tout au long de la construction de ce projet, d'en mesurer la pertinence en nous appuyant sur notre expérience et sur notre lecture du paysage et du patrimoine toulousain. Malgré déjà quelques connaissances sur la matière historique toulousaine, nos lectures nous ont apporté de nouvelles références et nous ont interpellé sur la problématique de l'archéologie, quand elle se penche sur la construction en terre et les écueils qu'elle rencontre, quand le temps a fait son œuvre en effaçant la trace des hommes. Nous avons pu aussi constater que l'Histoire n'a pas une reconnaissance égale que l'on se place au Nord ou au Sud, les moyens d'investigations en archéologie semblant mal répartis. D'une manière générale à force de contraindre l'Histoire à ne concerner que le seul hexagone, la vision manque parfois de recul et l'importance des influences et des relations horizontales est parfois négligée, alors que cela pourrait apporter un regard neuf sur l'archéologie et l'architecture du point de vue toulousain.

Mais les hommes aussi ont parfois peu de compassion pour leur propre patrimoine, et surtout pour leur propre culture. En voulant ressembler à l'autre ils se sont reniés, même si parfois le mimétisme a laissé place au génie. Car parfois l'Histoire est têtue et les hommes pugnaces. Nous avons pu voir ressurgir, de loin en loin, des réminiscences d'indépendance de pensée et de savoir-faire qui nous ont livré des œuvres architecturales remarquables. Les hommes ont su vivre et construire avec un matériau : la brique. Bien que venue d'ailleurs, la brique a été magnifiée et les architectes toulousains ont su adapter les styles de l'en dehors à l'aune de leur propre format. En contraignant le gothique ils nous ont livré l'arc en mitre et l'ont vite accroché aux clochers ou aux façades des églises. Pour peu que le contexte soit devenu favorable les architectes ont su se renouveler et inventer, ils ont même, parfois, dans la période baroque, suivi d'autre voie que la voie « royale ».

Certains architectes toulousains ont déjà su capter les vibrations du monde contemporain. Quand ils défendent le Régionalisme critique ils se placent déjà dans le futur. Sur la trace de leurs prédécesseurs, ils ont déjà commencé à faire la synthèse de l'architecture méridionale et contemporaine. Dans un monde en transformation et en

pleine réflexion sur son devenir, ils savent se construire sur leur héritage, et intégrer le développement durable dans leur réalisations.

C'est pour toutes ces raisons que nous voulons continuer le chemin et découvrir de nouveaux horizons, continuer d'écrire l'Histoire. Nous avons dû aussi passer à côté d'arguments ou de points importants, mais nous espérons avoir ouvert quelques chemins à travers la ville et dans les esprits, posé des jalons pour demain aussi.

En fédérant les énergies toulousaines, les professionnels, le monde associatif et les citoyens, nous voulons récompenser l'excellence et le bon usage de la brique, et prouver que l'identité et le particularisme ne coûtent pas plus cher, pour peu qu'on veuille bien y attacher une certaine importance. Notre proposition permettra aussi de faire émerger d'autres propositions architecturales qui pourront s'inscrire dans la continuité d'un patrimoine assumé dont nous pourrons être fier. La ville pourra s'y reconnaître, car il ne s'agit pas d'un projet qui impose, mais qui propose. Loin de laisser la place aux seuls spécialistes, nous voulons impliquer les habitants de Toulouse, les citoyens.

Enfin la ville s'en trouvera renouvelée, et pourra se montrer au monde telle qu'elle est, avec sa propre identité et prouver que, ce que d'aucuns disent être un matériau pauvre, peut se renouveler, se transformer dans ses pratiques et apparaître comme un matériau noble. Toulouse s'en trouvera d'autant plus attractive qu'elle pourra offrir non seulement un riche patrimoine, mais un patrimoine capable de se renouveler pour se projeter dans l'avenir.

Annexes

La fabrication traditionnelle de la brique 70

Bibliographie 72

Exemples de briques 76

La fabrication traditionnelle de la brique

La brique de terre cuite est fabriquée à partir d'argile, matière première extraite du sol. Utilisée depuis des millénaires pour ses qualités, l'argile est un produit naturel. Si elle est répandue sur notre territoire, ses qualités sont variables en fonction de sa provenance qui en conditionnent les performances thermiques et mécaniques. Avant l'ère industrielle, la fabrication exigeait un processus long d'au moins d'une vingtaine de jours. L'argile devait être extraite, amenée sur le lieu de préparation. L'emplacement de la briqueterie était dicté par des impératifs d'ordre pratique. Pour des raisons économiques, elle devait à la fois être proche du lieu d'extraction et du lieu de vente, et la proximité des lieux d'approvisionnement en eau était recherchée, car la brique demande une quantité d'eau non négligeable dans sa fabrication.

fig. 14 : Four de briqueterie à Blagnac (31)

La brique est un mélange de terre argileuse et de terre sableuse incorporée pour améliorer ses qualités plastiques et empêcher les retraits de séchage et de cuissons. Ces deux éléments étaient mélangés grossièrement une première fois, humidifiés et mis en tas. Ensuite l'artisan ajoutait de l'eau à ce mélange et le malaxait avec ses pieds, ou à l'aide d'un manège animal, jusqu'à obtenir une boue homogène exempte de cailloux. Puis la terre était laissée afin qu'elle se repose, c'est la phase du « pourrissage ». Une fois la terre prête, elle était déposée dans des moules aux dimensions du module voulu. Pour finir il fallait araser le moule à l'aide de l'archet ou d'une plane humide, le « rasador ». Les briques ainsi formées étaient ensuite déposées à plat, à l'air libre ou sous de grands auvents. Le sol était préalablement recouvert d'une fine couche de poudre de brique ou de sable afin que la glaise n'attache pas. Les briques devaient sécher sur chacune des faces

avant d'être stockées et empilées en quinconce pour faciliter la circulation de l'air entre elles Suivant la saison, le séchage devait être contrôlé pour éviter le retrait de la terre dans les moules. Les briques étaient laissées ainsi jusqu'à quatre semaines en fonction des températures et de l'hygrométrie, l'opération se déroulait uniquement pendant les périodes de l'année où aucun risque de gel n'était à craindre.

La dernière phase du processus était la cuisson, généralement dans des fours fermés d'une seule chambre comme nous pouvons encore en voir dans la campagne toulousaine. C'était l'opération la plus délicate. Le feu était alimenté durant plusieurs jours. Une fois la cuisson effective, Il fallait plusieurs jours encore pour que le four se refroidisse et qu'il puisse être déchargé. De l'enfournement au moment où l'on sortait les briques, une à deux semaines, voire trois selon la température, les dimensions et la quantité de briques, étaient nécessaires.

Jusqu'au XIX^{e} siècle, les étapes de fabrication restaient essentiellement manuelles, et l'activité saisonnière. A l'automne, l'argile était extraite. En hiver on la laissait « pourrir », afin de pouvoir au printemps entamer les phase de préparation, broyage, addition d'eau et malaxage. Une fois l'été passé et la terre séchée, la cuisson pouvait être effectuée.

-

Bibliographie

Chapitre I

AQUILUÉ I ABADÍAS X., MAR MEDINA, R., NOLLA I BRUFAU, J. M., RUIZ DE ARBULO BAYONA, J., AND SANMARTÍ I GREGO, *« El fòrum romà d'Empúres, Excavacions de l'any 1982. Un aproximació arqueològica al procés històric de la romanització al nord-est de la peninsula ibèrica »*, Monografies emporitanes, Barcelona 1984.

BARRUCAND Marianne, « *Arts et culture une vision méridionale »*. IVe Congrès de l'A.P.A.H.A.U., Montpellier, novembre 1996. Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2001.

BELARTE Maria-Carme & GAILLEDRAT Eric, 2001, « Murs protohistoriques de terre massive sur la côte orientale de la péninsule ibérique (VIIe-IIIe s. av. J.-C). L'exemple de Guardamer del Segura (province d'Alicante) », Communication orale dans : Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue. I. Les techniques de la terre massive, table-ronde, Montpellier, 17-18 novembre.

BERTRAND Isabelle, DUVAL Alain, GOMEZ DE SOTO José, MAGUER Patrick, *« Habitats et Paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique »*, Actes du XXXIe colloque internationnal de l'Association Française pour l'Etude de l'Age du Fer, Chauvigny, 2007.

CAILLIAT Lance « *Encyclopédie d'architecture* », n°XIV, Paris, Bancé,1851-1862.

CICALA L., VECCHIO L., « *I mattoni di Velia: riflessioni e nuove prospettive di studio »*, in S. D'AGOSTINO - G. FABRICATORE, « *Storia dell'ingegneria , Atti del 5° convegno nazionale, Napoli »*, 19-20 maggio 2014, Napoli 2014.

DURLIAT Marcel, *L'architecture gothique méridionale au XIIIe siècle.* In : École antique de Nîmes, Bulletin annuel, Nouvelle série, n° 8-9, Nîmes, 1973.

FILIPPO (DE) Raphaël, *« Nouvelle définition de l'enceinte romaine de Toulouse »*, In : Gallia. Tome 50, 1993.

GARDES Philippe, « *La capitale des Volques Tectosages »*, Toulouse, in Midi-Pyrénées Patrimoine, 2010.

GORGUES Alexis, « *Économie et société dans le nord-est du domaine Ibérique (IIIe-Ier s. av. J.-C.) »,* Madrid, CSIC, 2010.

GOULPEAU Louis, « Introduction à une étude métrologique des tuiles et briques gallo-romaines » in Revue archéologique de l'ouest, tome 5, 1988.

JULLIAN Camille, « *Histoire de la Gaule »*, Paris, Hachette, 1920/26.

LENIAUD, *J.-M., « Les cathédrales au XIXe siècle »*, Paris : Economica, 1993.

MORET Pierre, « *Tolosa, 106-47 av. J.-C. : topographie et histoire »*, Toulouse, PUM in Pallas 76, 2008.

NAPOLEONE Anne-Laure, « *Les maisons romanes de Toulouse »,* In : Archéologie du Midi médiéval. Tome 6, 1988.

NAYROLLES Jean, « *Les églises néo-romanes dans le diocèse de Toulouse »,* dans Mémoires de la Société archéologique du midi de la France, 1995.

NÈGRE Valérie , « *L'ornementation en série : architecture, terre cuite et carton pierre* », Sprimont, Mardaga, 2006.

PEYRUSSE Louis, « La querelle du néo-médiéval à Toulouse : l'église Saint-Aubin », dans De la création à la restauration, travaux offerts à M. Durliat, Toulouse, Atelier d'Histoire de l'art méridional, 1992.

PRADALIER Henri, « *Saint-Sernin gothique »,* dans Bulletin de l'année académique 2002-2003.

PRADALIER-SCHLUMBERGER Michèle, « *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII-XIV° siècles »*, Toulouse, Tempus Artis, Presses universitaires du Mirail, 1998.

ROUX Jean-Claude, CHAUSSERIE-LAPRÉE Jean, « *L'emploi de la brique crue à l'époque protohistorique (Ve-Ier s. av. J.-C.) et ses antécédents dans le Midi de la France »*, Montpellier, ASM Université Paul Valéry – Montpellier III, 2011.

VIDAL Michel, « L*e site et ses vestiges »*, dans JEAN-MARIE PAILLER (dir.), *« Tolosa. Toulouse et son territoire dans l'Antiquité »*, Toulouse, 2002.

VIOLLET LE DUC, *« traité d'architecture »*, tome II, page 395. Paris, A. Morel, 1867.

VITRUVE, *« De architectura* », livre II. Traduction par M. Ch.-L. Maufras. Panckoucke, 1847.

WOLFF Philippe, « *Histoire de Toulouse »,* Toulouse, Privat, 1961.

WOLFF Philippe, « *LE DIOCÈSE DE TOULOUSE »*, PARIS, BEAUXHESNE, 1983

Chapitre II

ALVAR Aalto designer (collectif), Paris, Gallimard, 2003.

ALVAR Aalto, trad. Anne Colin Du Terrail, La table blanche et autres textes, Parenthèses, coll. « Architecture », 2012.

PÉROUSE DE MONTCLOS, JEAN-MARIE, *« Histoire de l'architecture française Tome 1 : De la Renaissance à la Révolution »*, Société des Editions Mengès, 1989

RAINIER Hoddé, Alvar Aalto, Paris, F. Hazan, 1998.

RICŒUR Paul, « *Civilisation universelle et cultures nationales* », dans Esprit n°29, 1961.

TZONIS Alexander & LEFAIVRE Liane, « Architecture of Regionalism in the Age of Globalization : Peaks and Valleys in the Flat World », Londres, Routledge, 2012.

TZONIS Alexander & LEFAIVRE Liane, « The grid and the pathway. An introduction to the work of Dimitris and Suzana Antonakakis », Athènes, Architecture in Greece, 1981.

VEYSSIÈRE Bruno, « Reconstruction, déconstruction. Le Hard French ou l'architecture française des trente glorieuses », Paris, Picard, 1988.

Chapitre III

GRIMA Alain & RAMES Jean-Luc, le courrier de l'architecte, janvier 2012.

LACROIX David & GOUWY Laurent, *« Le régionalisme critique : ou la matière locale »,* Toulouse, École d'Architecture, 2000.

NÈGRE Valérie , « *L'ornementation en série : architecture, terre cuite et carton pierre* », Sprimont, Mardaga, 2006.

Exemples de briques

Nous avons voulu présenter des exemples d'architecture que nous pensons pertinents, soit par l'emploi qu'il y est fait de la brique, soit comme exemple d'intégration dans l'environnement. Ces exemples présentent des réalisations de réhabilitation ou des constructions neuves.

fig. 15 : 3ndy Studio, Corten Studio Vigonovo Venice, Italia.

fig. 16 : Alvaro Siza, Estación bomberos in Santo Tirso, Portugal.

fig. 17 : Jackson Clements Burows, Midle Park Victoria, Australia.

fig. 18 : Proctor & Matthews, London Road, Cochester, Essex.

fig. 19 : Stefen Bulfinch, restaurant, Phoenix, Arizona.

fig. 20 : Miss Brick Archtect, Port Phillip City, Australie.

fig. 21 : Eero Saarinen, MIT Chapel, Cambridge Massachussets.

fig. 22 : Randic & Turato, Pope John Paul II Hall, Rijeka, Croatia, © archdaily.com.

fig. 23 : HMA Architect & Designers, Word Expo 2010 Shangha, China, © Gengtao.

fig. 24 : O'Donnell & Tuomey, London School of Economics campus, © Dennis Gilbert.

fig. 25 : Sottile & Sottile, Dawson Architects, Lord Aeck Sargent, SCAD Museum of Art, Savannah, GA, USA, © Savannah College of Art and Design.